NUNC COGNOSCO EX PARTE

THOMAS J. BATA LIBRARY
TRENT UNIVERSITY

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/sephorarecitroma0000desc

TOUS DROITS RÉSERVÉS

1 9 2 6

ALFRED DESCARRIES

" SÉPHORA "

(Récit romanesque et humoristique)

"LA FAMILLE BEAUFRETIN"

(Comédie canadienne — Trois actes)

PS8508.E7154

L'OEUVRE LITTÉRAIRE DE M. ALFRED DESCARRIES

PROSE ET POÉSIE

Heures Poétiques Montréal, 1907, in-12, 93 p. (épuisé). Une seconde édition des meilleures pièces — revues et corrigées, — paraîtra plus tard.

Variétés canadiennes, Montréal, 1908, in-12, 75 p. (épuisé).

Le Sillon, Montréal, 1914, in-12, 89 p. poésies lyriques et vers badins.

L'Etincelle, Montréal, 1916, in-12, 94 p. poésies lyriques et prose.

Pour mon Pays, poèmes lyriques, croquis satire, fantaisie, 1922, 142 p.

THÉÂTRE

Le Pardon du Gentilhomme, drame en un acte, (épisode de la révolution française), représenté pour la première fois au Tréâtre National Français. (Edité).

Querelle de voisins, comédie canadienne en un acte, primée à l'ancien Théâtre Delville.

Le dernier sacrifice, drame en un acte, (épisode de la guerre franco-prussienne); pièce acceptée comme lever de rideau au Théâtre National Français.

CONFÉRENCES

La critique dans les moeurs modernes: l'Art, ses adeptes et les faussaires; causeries données à la salle des conférences du Monument National.

PARAÎTRA SUBSÉQUEMMENT, (1926),

(EDITIONS ED. GARAND)

"La Revanche", nouvelle, de moeurs politiques, 1 vol.

EN MANUSCRIT

"Contes d'un soir", 1 vol.

Depuis 1904, M. Descarries a collaboré, en prose et en vers, à La Presse, Le Canada, La Patrie, L'Album Universel, Le Pays Laurentien, La Revue Le Réveil, La Revue Canadienne, Le Canada-Français, et autres journaux de la province.

233240

A ceux qui croient le rire un excellent remède contre certains maux de l'humanité, je dédie cordialement cet ouvrage, fait sans prétention, uniquement pour amuser.

"SÉPHORA"

Récit romanesque et humoristique

I

(Pourquoi monsieur SIGISMOND SANS-FAÇON était heureux et pourquoi cet enthousiasme fut éphémère).

Monsieur Sigismond Sansfaçon était exhubérant ! Oui, il jubilait, le cher homme ! Pensez donc : son neuvième héritier venait justement de voir le jour ou

plutôt la nuit, car la superbe horloge grand-père rehaussant l'apparence un peu bourgeoise du grand "hall" d'entrée de sa princière résidence sonnait justement minuit. C'était un évènement attendu avec quelle impatience, depuis des mois ! NEUF FOIS PERE !... Je suis NEUF FOIS PERE ! tonnait l'excellent citoyen, décrivant avec une élégance douteuse — peut-être avait-il ingurgité quelque stimulant pour la circonstance — des exercices chorégraphiques à ravir un Caffre d'admiration ! Mais cet enthousiasme devait être de peu de durée, hélas !... Un personnage compassé, dont la redingote un peu longue cachait fort à propos les flancs maigres, s'avança solennel et déclara, d'un ton aphone : "C'est un fils".

—Ah !... malheur !... Je suis perdu, gémit le pauvre père, s'écroulant sur une causeuse et brisant, du même geste, deux potiches de prix sur un guéridon ! Que je suis bête ! Et dire que j'ai fait neuvaines

sur neuvaines pour être, cette fois, l'heureux père d'une fille !

—Bah ! Ce sera pour la prochaine fois dit, en guise de consolation, le docteur MAIGRELET, homme fort pratique, dont l'habileté en obstérique n'avait d'égale que la science qu'il savait mettre à faire payer à ses clients ses notes toujours un peu salées.

—En voilà une perspective, par exemple, fit observer Sigismond au praticien qui s'apprêtait à regagner sa limousine : "Vous imaginez-vous, docteur, que je vais en faire un dixième pour vous plaire ? Oh ça, non ! J'en ai assez ! Encore un fils ! Pourtant, j'ai bien fait mon possible, Dieu m'en est témoin ; depuis des mois, je prodigue à toutes les mignonnes fillettes qui se trouvent sur ma route dragées et beaux sous neufs, en leur demandant de prier pour moi ; et, tenez, je vais vous l'avouer, j'ai même fait mieux que ça : J'ai fait emplette, il y a quelque temps, de quatre gentilles poupées blondes que vous avez

dû, sans doute, remarquer aux quatre coins de la chambre, n'est-ce pas ? Et je ne parle pas des fêtes originales, auxquelles ont pris part les plus jolies petites filles du voisinage, histoire de faire comprendre à ma digne épouse la légitimité de mes ambitions de père. Je suis désolé, tout-à-fait désolé, mon cher docteur !"

—Vous avez tort, retorqua le docteur Maigrelet, en introduisant, avec un large sourire, les "bank-notes" immaculés, flambants neufs, que venait justement de lui tendre son meilleur client, au plus profond de son gousset. Voyez-vous, une fille, il faut marier ça et ce n'est pas toujours d'un placement si facile que vous pouvez le croire, mon cher ami. Je parle avec expérience, moi qui viens de marier ma quatrième. Ouf !...

—Peut-être avez-vous raison, mais je tiens à mon idée : je veux une fille et j'en aurai une, dussè-je inventer des moyens encore inconnus.

—Oh ! oh ! s'exclama le docteur !

Monsieur Sansfaçon, je vous conseille d'être prudent. On ne sait jamais ! S'il vous arrivait deux jumelles ? Vous trouveriez bien le cadeau un peu encombrant.

Le médecin partit, renouvelant ses félicitations et ses meilleurs souhaits au malheureux père et ce dernier, les traits alanguis, le front soucieux à la pensée de ses nouvelles responsabilités familiales se prit la tête entre les mains, murmurant avec effort : "décidément, je n'ai pas de veine ; c'est encore un an de retard, sinon plus" !

Monsieur Sigismond Sansfaçon, enrichi dans le commerce des conserves, avait cinquante ans révolus. Trapu, le front fuyant, il regardait les gens, observait la vie, — car il était observateur à ses heures, — avec deux petits yeux de nuance difficile à préciser, pleins de malice, de bonhomie, de flegme, qui lui donnaient l'air d'un explorateur Anglais, à la recherche d'une île lointaine où faire flotter le drapeau Britannique, pour y établir une "MISSION, y

apprendre aux naturels, plus ou moins anthropophages, à préférer un bocal *d'orange jelly* à un bifteck humain, fût-ce celui d'un tendre et sentimental *clergyman*. Ce brave homme n'était pas plus honnête que vous ou moi, mais il avait une doctrine solide sur laquelle s'étayait toute sa vie et disait volontiers : "Moi, je ne fais de mal à personne ; mon existence s'écoule paisiblement entre ma famille, ma fabrique et mes clients ; je vends mes produits à un prix strictement honnête ; quant à la qualité, ils sont à l'abri de tout soupçon, puisque j'en fais moi-même, chez-moi, une large consommation. Je me suis donc enrichi normalement à raison de l'offre et de la demande, voilà. Le soir, je me couche la conscience en repos, sachant que je n'ai lésé les droits de personne ; et d'ailleurs, ma qualité de marguiller de ma paroisse ne me mêt-elle pas à l'abri de tout soupçon, de tout reproche ? Eh oui !... Ça peut sembler bizarre, mais j'ai cela de commun avec la femme de César, moi !..." Et pour

compléter un tant soit peu l'analyse physique de cet honnête mercanti, ajoutons qu'il arborait sur un nez exagéré une paire de lunettes trop lourdes qui lui déformaient peu à peu cette protubérance, au point de la lui rendre quasi hébraïque. Mais cet homme, par contre, avait des qualités morales plus que suffisantes pour compenser sa peu esthétique académie : fils d'un épicier, il avait, dès sa prime jeunesse, appris la valeur de l'argent. Son père, citoyen modèle, doué du plus pur civisme, avait su faire de chacun de ses fils (il en avait eu neuf !), des êtres exceptionnels ; on ne pouvait le nier, puisque deux d'entre eux, l'un député, l'autre fabricant de conserves, jouissaient déjà de fortunes rondelettes, acquises d'ailleurs fort honnêtement, du moins, ils le disaient, le criaient même sur le ton le plus emphatique ; tellement qu'on avait fini par le croire et cela valait mieux, certes ; le "méridionalisme" a du bon, un peu partout, et point n'est besoin de le professer comme feu cet illustre Tar-

tarin de Tarascon pour en reconnaître souvent dans notre société locale les effets bienfaisants.

Sigimond avait tous les mérites : marié jeune à mademoiselle Exupérine Sanscartier, fille unique, grassement dotée, d'un maître-boucher du faubourg Saint-Henri, il avait, d'un tour de main, fait la conquête de cette charmante enfant, dont les vertus transcendantes faisaient pâmer d'admiration les deux familles, et que d'autres encore ! Ah ! il fallait entendre monsieur Sansfaçon faire le panégyrique de son épouse : J'ai une femme, disait-il en redressant fièrement la tête, absolument incomparable et, vraiment, je crois que je me serais battu en duel pour la conquérir ! Quelle perle !... Huit beaux mille dollars dans sa corbeille de noces, propre, économe comme pas une; peut-être pas très jolie, mais quelle grandeur d'âme ! Elle est toujours prête à se sacrifier pour une bonne cause. Comment ne pas aimer une femme de ce calibre ? Aussi, j'en raffolle de

mon Exupérine, continuait-il et, sincèrement, à ces moments-là, il le croyait, le cher homme. Exupérine le croyait aussi, mais à ces moments-là seulement et exigeait qu'on le lui répétât trop souvent, ce qui ennuyait bien quelque peu le fabricant de conserves. Que voulez-vous ? L'habitude n'est-elle pas une seconde nature ? Et la qualité *sine qua non* de l'amour n'est-elle pas précisément la constance ?

II

(*Tante Séphora; son absolutisme; l'empire qu'elle exerçait sur la famille de son frère*).

Tante Séphora, l'aînée des Sansfaçon, aimait beaucoup son frère Sigismond; cela se voyait aisément à l'intérêt qu'elle lui portait. Elle était tout l'exécutif, le chef absolu de la famille, où rien ne se faisait sans qu'elle y mit son *veto*. D'où provenait cet ascendant, qui en faisait un être redouté de la raison sociale Sansfaçon &

Fils ? Voilà : Tante Séphora, (pardon cher lecteur de vous le dire), était devenue riche comme Crésus... de façon quelque peu irrégulière ! Très jolie dans sa jeunesse, et encore bien conservée, malgré ses cinquante-quatre ans, elle avait eu, hum ! — j'hésite à faire une si infamante déclaration.... eh bien !.... diantre ! ! !.... tante Séphora avait eu une... aventure galante ! (C'était monstrueux, mais cela était !) Ah oui !... Mais quelles pénitences sévères ne s'était-elle pas imposée pour effacer, atténuer cette escapade de jeunesse ? Que d'aumônes, de retraites, de pélérinages, de dévouement à toutes les bonnes oeuvres pour reprendre, dans la société, une place honorable !

On chuchotait les pires calomnies sur le compte de cette excellente femme ; si, au moins, on se fut contenté de dire la vérité crue ; mais non, on la représentait comme la pire des dévoyées, et cela, uniquement parce que sa fortune lui venait d'un certain comte Aristide de la Fleur de Lys, de no-

blesse authentique, remontant aux croisades, parait-il, chez qui elle avait eu, de passage en Europe, le tort d'accepter une situation de gouvernante. Et encore, était-on bien certain qu'elle fut coupable ? Cet homme était veuf, il est vrai, mais cela ne prouve rien. Après quatre années de séjour chez cet aristocrate de haute lice, il mourait d'un accident de chasse, sur ses terres, la constituant sa légataire universelle, comme il ne laissait ni héritiers légaux ni enfants. Il y avait bien là matière à doute, mais un lecteur intelligent ne peut que lui en donner le bénéfice.

Plus d'une fois, la raison sociale Sans-façon & FILS connut les bienfaits de sa main généreuse et échappa à des désastres financiers, grâce à son intervention opportune. Ce dernier détail en avait fait une sorte de commanditaire de son frère Sigismond, qui lui devait, pratiquement, ses succès en affaires.

Tante Séphora avait des bizarreries de caractère, des lubies étranges qui la ren-

daient difficile à supporter, même souvent tout à fait insupportable ; mais cela importait peu, après tout ; elle supportait bien de ses écus la maison Sanfaçon & FILS. Or, ce qui peinait le plus Sigismond, c'est que sa soeur souffrait d'un délire chronique allant sans cesse *crescendo* : cette affection lui était venue tout-à-coup, comme ça, sans crier gare et se manifestait sous la forme d'une obsession pénible : elle eût voulu que sa belle-soeur EXUPERINE mit au monde une fille, et cela depuis des années ; mais, à chaque nouvelle maladie, nouveau désappointement pour elle et encore plus pour les époux, puisqu'il y allait de leur plus cher intérêt ; effectivement, elle avait, à plusieurs reprises, promis la forte somme pour augmenter les affaires de la fabrique, ajoutant même une dot substantielle pour la petite Séphora, car il était convenu que tel serait son nom, et personne n'y mettait objection ; eh bien, rien n'y faisait. Madame Sansfaçon demeurait réfractaire à toutes les tentatives. Cela af-

fectait sûrement son tendre époux, lequel, en dépit de toutes les précautions imaginables, ne parvenait pas à dissimuler complètement son chagrin, parfois même une sourde colère. Cet entêtement a n'avoir que des enfants mâles était-il dû à un phénomène pathologique, physiologique ou autre ? Le docteur Maigrelet ne s'était pas prononcé, avait seulement hoché la tête, esquissant un sourire énigmatique. Sigismond en avait conclu : "Bah !... Je sais; il ne veut pas parler. Il craint, connaissant la manie de Séphora, que si nos espérances se réalisaient, nous soyions en mesure de l'éclipser bientôt de notre luxe, par l'impulsion considérable que je pourrais donner à mon industrie. Ces professionnels sont-ils jaloux, tout de même !"

—Te voilà donc enfin, ma chère, dit Sigismond à sa soeur qui venait d'entrer. Nous t'attendions avec impatience, te croyant malade.

—Ah ! Ah ! Ah ! ricana tante Séphora.

Vous me croyiez malade ? Vous avez donc bien hâte d'hériter, bande de coquins !

—Tiens ! encore des paroles désagréables pour ton petit frère qui t'aime tant. Comme tu deviens méchante en prenant de l'âge ! J'ai pourtant assez de troubles avec mes affaires, tant domestiques que commerciales, mon Dieu ! Ne pourrais-tu te faire une raison et croire, une bonne fois, à ma sincérité, à notre amour à tous ?

—Certainement que j'y crois à ta sincérité, mon cher Sigismond. Je sais bien aussi que vous m'aimez tous d'un amour inaltérable, mais ça n'est pas ma faute si mon rhumatisme me fait souffrir. Il faut que je me venge sur quelqu'un et comme vous serez un jour dédommagés amplement de toutes ces petites misères...

—Tu te payes d'avance pour tes générosités futures finit l'industriel, d'un ton résigné.

—Exactement, mon pauvre frère. Tu ne saurais mieux dire. Ta franchise est comme un baume appliqué sur mes arti-

culations; elle me fait un bien réel. Tant il est vrai de dire que le moral a, sur le physique, une répercussion considérable. Et cette chère Exupérine ? Comment va-t-elle depuis hier ? De mieux en mieux, n'est-ce pas ?

—Tout s'est bien passé, Phora, — c'était là le sobriquet que donnait Sigismond à sa soeur, — mais, tu comprends, nous sommes bien un peu désappointés.

—Tant pis pour vous, grogna la riche demoiselle : "Vous n'avez jamais voulu vous rendre à mon plus cher désir, et cette fille que j'attendais encore, cette fois-ci, avec tant de fébrile anxiété, m'est encore refusée ! Tant pis pour vous ! J'en aurais été si heureuse, mon Dieu, si heureuse ! L'aurais-je gâtée, ma petite Séphora ! J'aurais fait miens les moindres désirs de cette enfant. Non, mais est-ce extraordinaire, tout de même : des cinq frères qui me restent, pas un n'a eu de filles ! Je mourrai donc sans avoir eu le bonheur de

presser sur mon coeur ce petit ange de beauté tant rêvé" !

—Quelle manie, tout de même, risqua timidement le fabricant : pourquoi ne te mariais-tu donc pas ? Tu en aurais des filles et ne serais pas devenue aussi intransigeante sur ce chapitre, car tu sais, Phora, cela devient de l'intransigeance, ni plus ni moins.

Mademoiselle Séphora bondit d'indignation et le sang ne lui fit qu'un tour ; elle se leva, l'air très maussade, comme pour sortir, mais Sigismond la retint doucement.

—Ah ! tu appelles ça une manie toi, ricana-t-elle !... Une manie ! Eh bien, laisse-moi te dire que cette manie en vaut bien une autre après tout, comme celle, par exemple, de n'avoir que des fils ; celle-là est absolument ridicule, mon pauvre frère, avoue-le donc.

—Mais diable ! Que veux-tu que j'y fasse ! J'ai eu recours à tous les moyens humains et Exupérine s'entête !

Des cris aigus venaient de l'étage supé-

rieur : c'était Télémaque, le dernier né, qui manifestait bruyamment ! Tiens, tu l'entends, ton méchant marmot ? Me diras-tu, maintenant, qu'une fille n'est pas plus commode à élever ; ça se forme presque d'elle-même ; d'ailleurs, c'est toujours sous l'oeil de la mère et l'éducation s'en ressent considérablement.

—Ah ! mon Dieu ! Un garçonnet a l'école et plus tard le collège où on l'assouplit et le prépare à la lutte pour la vie. J'en suis un exemple frappant moi ; tu ne peux le nier. J'ai appris tout ce que j'ai voulu ; je faisais l'admiration de mes professeurs par ma mémoire, ma rapidité à comprendre et mon sens pratique.

—Certes, tu as peut-être un certain sens pratique, fit remarquer la revêche vieille fille, mais pas tant que cela, tu sais. Ainsi, ta fabrique aurait dû devenir une des plus vastes du continent avec tous les avantages qu'on a mis à ta disposition.

—Je te remercie de me le rappeler, ma chère, riposta d'une voix mal contenue l'in-

dustriel; et je te prie de croire que je n'oublie pas tes bontés. Je sais tout ce que je te dois.

Télémaque, comme pour approuver ces nobles paroles de son père criait de plus en plus à fendre l'âme, et le brave Sigismond, écarlate, menaçait, par contre, de soulever des protestations, quand la voix de sa femme se fit entendre : "Mais monte donc, ma chère Phora. Tu n'es pas encore venue me voir depuis que je suis alitée ! Tu ne vas pas bouder toujours j'espère !"

Un silence solennel suivit cet appel désespéré et Séphora, dont l'orgueil venait d'être flatté par cette grandeur d'âme, s'exécuta de bonne grâce.

—Je monte, je monte, ma chérie, dit-elle avec effusion, gravissant, effectivement, le large et massif escalier.

C'était une chose bizarre au possible que l'arrangement de cette pièce pompeusement appelée "le salon" où Sigismond venait de converser avec sa soeur : on y

voyait un entassement de meubles disparates recouverts de tapisseries aux tons criards; les murs tendus d'un papier vert pomme exhibaient des lithographies (probablement Allemandes tant elles étaient tudesques) aux couleurs crues et éblouissantes, représentant des scènes exotiques d'un charme douteux. Pas la moindre oeuvre de "chez-nous"; pas la plus petite pochade d'un de nos artistes peintres locaux. Il y avait bien là un portrait de notre illustre homme d'Etat Sir Wilfrid Laurier, un autre du non moins grand Sir Georges Etienne Cartier, (ce qui prouvait, du moins, le patriotisme apparent du maître de céans), mais le tout était lithographié en couleurs horribles et ne valait pas, en deniers, le feutre "borsalino" dont l'honnête fabricant de conserves protégeait son cuir chevelu. Tout était, dans cette pièce de prédilection, lourd, grotesque et rococo. Un moelleux tapis rouge vif, d'un grand prix, jurait affreusement avec portières et rideaux de nuances trop pâles. Comme

pour mieux faire ressortir l'insolence tapageuse et stupide de ce soi-disant luxe du plus pur "style bourgeois", un admirable petit piano, dont la valeur ne faisait pas de doute, semblait s'ennuyer à mourir dans le coin le plus sombre de ce "magasin d'articles de mauvais goût". Pour compléter quelque peu la description de l'endroit, de manière à ne laisser planer aucun équivoque sur la mentalité de cet "homme d'affaires", ajoutons qu'il avait la passion des coquillages; on en pouvait voir au moins deux douzaines, et d'énormes, un peu partout dans la pièce de ses rêves.

III

(LUCIEN Sansfaçon, fils aîné de la famille, élève de rhétorique; ses talents transcendants; l'amitié sincère que lui avait vouée tante Séphora; son esprit d'indépendance).

Lucien Sansfaçon venait d'atteindre ses dix-huit ans. C'était, au demeurant, un excellent petit jeune homme, peut-être, mais un peu intransigeant. Son défaut dominant consistait à se complaire dans la

poésie de la vie, au point de ne plus parler, pratiquement, que le langage des dieux. Tante Séphora l'aimait, celui-là, et l'appelait : *mon poète,* ce qui flattait agréablement l'oreille — assez bien développée — de ce jeune éphèbe. Lucien avait des goûts raffinés, une chevelure blonde abondante, toujours bien peignée, les yeux bleu-ciel, un soupçon de moustache à la Chaplin, et il était grand, — au physique, s'entend, — quoiqu'il se crût déjà grand au moral. Il avait lu et commentait avec assurance VIRGILE, HOMERE, HORACE, ARISTOPHANE, OVIDE, ZENON, SENEQUE, des bribes de SOCRATE, THEOCRITE, DEMOCRITE et que d'autres. Il savait que Pénélope demeura toujours fidèle à son royal époux Ulysse, que le Capitol fut un jour sauvé par des oies, que l'Erèbe aboutit à l'Enfer, que Dioclétien fut un rude persécuteur des premiers chrétiens, que Néron fit brûler Rome, que Daniel sortit vivant de la fosse aux lions, que certain philosophe antique dit à l'un de ses collè-

gues dont la mise laissait à désirer : "Je vois ton orgueil à travers les trous de ton manteau" et, ma foi, était tellement érudit, pour son âge, que son brave homme de père rougissait parfois devant lui. Lucien Sans-façon avait le geste digne, sobre, la parole facile, chaude et vibrante; il s'enflammait volontiers en déclamant une traduction, en vers français, des Georgiques, de l'Illiade, ou de l'Enéide, voire même un passage de Polyeucte ou du Cid. C'était un "type", — comme disaient ses professeurs et ses jeunes confrères du Séminaire, — d'une complexité *pour le moins étonnante !* ce qui faisait se rengorger le bouillant rhétoricien. Mais où il excellait, surtout, c'était quand, le jarrêt tendu, l'oeil phosphorescent, il débitait d'une voix de stentor ses propres compositions poétiques; on le voyait alors sous son vrai jour. Il traitait deux genres : l'épique, le philosophique,, et tante Séphora se demandait vraiment dans lequel il était supérieur ? Pour être franc, il se surpassait vraiment dans les

deux; le docteur Maigrelet, qui s'y connaissait en poètes, ne lui avait-il pas dit un jour : "Lucien, vous ferez un grand poète !" Alors, il n'y avait pas de doute possible et le jeune homme s'était lancé corps et âme dans l'Art des vers, malgré que son sage père, à maintes reprises, eut tenté de le dissuader de *"perdre son temps à des balivernes !"*

Monsieur Sansfaçon rentra ce jour-là, jour pluvieux de novembre, — il y avait quelques mois déjà qu'il était neuf fois père, — la mine fort contrite, le front on ne peut plus soucieux. Il venait de faire, sur un placement de bourse récent, une perte sensible. Ce n'était pas la ruine, non, mais un avertissement solennel d'avoir a être prudent à l'avenir. Des amis, — Sigismond avait beaucoup d'amis — l'ayant incité à faire une mise de fonds assez importante sur un "stock" qui, disaient-ils, devait monter à coup sûr, Sigismond, trop crédule et sollicité avec emphase, s'était encore laissé tenter, avec le résultat que

nous venons de dire. Aussi, était-il d'humeur plutôt maussade. Il trouva, réunis au "salon", tante Séphora, sa femme, quatre de ses enfants, Joseph, Wenceslas, le petit Télémaque, dans les bras de sa mère, criant de plus belle et, à sa grande surprise, LUCIEN, en congé ce jour-là, à cause d'une visite urgente au dentiste.

—Comme tu as l'air "drôle", s'enquit Exupérine à sa vue ? te serait-il arrivé quelque chose de fâcheux ?

—Non... articula faiblement le fabricant de conserves; mais il aurait pu m'arriver aussi bien une chose plus agréable.

—Qu'est-ce à dire fit tante Séphora, que cette façon de parler intriguait, et pour cause ?

—Bien... les affaires pourraient aller mieux. Je croyais réaliser aujourd'hui un gros bénéfice et...

—Tu vas faire banqueroute, finit la tante, l'air courroucé.

—Oh non ! Mais j'ai fait une perte d'argent assez forte. Il me faudra proba-

blement, pour boucler mon budjet, augmenter le prix de mes produits et cela me répugne, car, avant tout, je suis honnête homme et ce sont les consommateurs, c'est-à-dire les pauvres qui en souffriront le plus ! Vraiment, cela me peine sincèrement, ma chère Séphora, plus que je ne saurais le dire ! Et Sigismond prit une figure si bouleversée que sa tendre épouse, la vieille tante, le jeune poète et le reste de la famille poussa un énorme soupir qu'on eût dit venir du pont de ce nom, quelque part à Venise.

—En effet, affirma emphatiquement le jeune rhétoricien : SENEQUE a dit : "Les éléments du bonheur sont : une bonne conscience, de l'honnêteté dans les profits et de la droiture dans les actions". Notre préfet de discipline dit mieux encore : "Initium sapientiae timor Domini".

—C'est ce que ton père a toujours fait répondit, calme et convaincu, le progressif président de la maison SANSFAÇON & FILS. N'empêche qu'avec tout ça, il n'est

guère plus chanceux. Il est évident que tous les savants philosophes de l'ancienne Grêce ou de la Rome Antique ignoraient le premier mot du commerce pour n'avoir jamais exercé le moindre négoce; si ces types-là vivaient de nos jours, il y a tout à parier qu'ils se feraient moines, constatant l'esprit d'entreprise hardie des Karagorgopoulos, Petrakos, Métanculos et "tutti quanti". Hein !... je parle latin, moi aussi, mon cher ! Et le négociant, regaillardi de l'effet produit par cette tirade alluma, avec une élégance d'hidalgo, un énorme havane dont la fumée bleuâtre, montant en spirales capricieuses, emplit bientôt toute la pièce de son arôme exquis.

Lucien, que l'exemple paternel entraînait, sortit de la poche de son gilet de collégien une boîte de cigarettes égyptiennes, fit craquer une allumette sous la semelle de son soulier et, lançant à pleins poumons une première bouffée, fit cette réflexion, toujours grave dans la bouche d'un poète : "Sic transit gloria mundi !" Puis, en-

hardi par la tolérance qu'on lui manifestait et, sachant, d'autre part, que la fortune sourit aux audacieux, il tendit à tante Séphora une cigarette à griller, ce que celle-ci ne refusait jamais, en ayant contracté l'habitude à Paris, chez monsieur le comte de la Fleur de Lys.

—A propos de Grecs, je me rappelle, dit la vieille tante, avoir lu un ouvrage bien amusant, pétillant d'esprit et d'imagination : "Le Roi des Montagnes", d'Edmond About ; eh bien, ma foi, la lecture de cette oeuvre-là m'a permis de constater que la Grêce, pour avoir produit de grands philosophes, a aussi été le berceau, jadis comme aujourd'hui, des plus fameux bandits.

—Certes, confirma Lucien, qui achevait déjà une première cigarette : d'ailleurs, il y a l'histoire bien antérieure du cheval de Troie. Méfions-nous des cadeaux de Grecs...

—Comme de leurs boutades philosophiques, conclut tante Phora. Je n'ai jamais aimé les idées de ces rhéteurs-là. Avec un

peu de gros bon sens et quelques études, un bon petit "canayen" intelligent peut, à mon point de vue, dire ou écrire des choses tout aussi spirituelles. Naturellement, on m'objectera peut-être que ces vieux barbons avaient l'expérience de longues années d'observation, mais la plupart voyaient mal et jugeaient faux. Leurs sophismes ne se comptent plus. M'est avis que la myopie fut un des maux de cette époque. Qu'en dis-tu Sigismond ?

—Voyons, tu sais pourtant bien, ma chère Phora, que je suis toujours de ton avis, moi, opina l'interpellé. Je n'ai jamais vécu à Paris ; à peine ai-je terminé un petit cours d'études commerciales ; je suis, avant tout, et uniquement, un "homme d'affaires" ; un "self-made man" ; s'il n'en dépendait que de moi, je te passe un papier, pour parler le langage du pays, que tous les Grecs et Hébreux de la Métropole auraient vite fait de plier bagage pour la Grêce et la Palestine. Pourquoi voyons-nous si peu des nôtres fortunés, c'est pré-

cisément parce que nous sommes en train de laisser ces gens-là accaparer peu à peu notre commerce, acheter nos propriétés commerciales, majorer les prix, au besoin, pour escamoter la clientèle de nos marchands et écouler leur camelote. Ah ! si jamais je suis quelque chose en politique, il y aura vite un changement radical sur ce chapitre, dussè-je, pour arriver à mon but, fonder une nouvelle faction politique : mon parti s'appellerait tout simplement "l'industrialisme". N'est-ce pas que le nom seul a de la signification, de la portée ? Je réunirais, sous un même étendard, tous les industriels, tous les marchands du pays, pour soutenir de leur influence et de leur argent ce nouveau mouvement dont le but serait surtout : le commerce, l'industrie du Canada, pour nous, Canadiens !

—Mon pauvre Sigismond, tu te fourvoyes une fois de plus : "Laisse-moi te dire qu'il n'est aucunement nécessaire, pour obtenir un tel résultat, de jeter les bases

d'un nouveau parti politique ayant à sa tête monsieur Sansfaçon, fabricant de conserves et marinades. Alors, il nous suffirait de fermer les portes du pays à tous les étrangers et de vivre désormais "en famille" ! Eh bien, c'est là une doctrine extrêmement dangereuse, vu qu'elle est contre le droit des gens, de même que le droit international. Tu n'as qu'à jeter un coup d'oeil sur ce qui se passe ailleurs ; nous ne pouvons faire ici ce qu'aucun peuple ne se reconnait le droit de faire.

—Et le négociant en conserves et marinades trouva le raisonnement juste, car il ne dit mot. Tante Séphora venait de lui prouver, par A plus B, qu'il n'était pas né politique.

La discussion prit fin, laissant, comme toujours, le dernier mot à mademoiselle Séphora qui jubilait quand Sophie, la cuisinière, vint, accorte et rougeaude, annoncer "le souper".

IV

(*Les caprices du destin. — Un amour spontané. — Monsieur le Marquis Nestor de la Trémouillade; ses origines, son histoire*).

Le péristyle du *Metropolitan Opera House de New-York* offrait, ce soir-là, un spectacle typique; une pluie fine — rien de désagréable comme cette bruine lorsqu'elle s'accompagne d'un grand vent, — fouettait les épaules frissonnantes des jolies femmes gagnant en toute hâte leur limousine,

après une brillante représentation de ROMEO et JULIETTE. Le reflet des lumières éclatantes inondait le pavé où semblaient danser, en une ronde fantasmagorique, mille petits gnomes railleurs. Des maris, des soupirants empressés, en habits, fleurant la pommade, se précipitaient, tête baissée, vers leur "auto" stationné en face, au bras de leurs compagnes, énervées et lasses, après tant de rudes émotions. Ces fins de spectacle ont vraiment un cachet tout particulier, une profonde mélancolie, par un soir d'orage, lorsque la foule, encore grisée de la voix des chanteurs, revient à la réalité de la vie, où l'accueille la froide bourrasque.

Un type très élégant, blond comme un épi de blé mur, observait cette scène d'un oeil attentif et scrutateur; il semblait narguer l'averse, faisant d'un geste sûr de "maestro" des moulinets avec sa fine canne de jonc, à pommeau d'argent ciselé. Qu'attendait-il ? Une rencontre heureuse et fortuite assurément. Cet homme pa-

raissait avoir tout au plus quarante ans, attirait facilement l'attention par sa sveltesse, son allure "très chic", la distinction suprême de son attitude. Tout, chez lui, annonçait le "gentilhomme" accompli. La finesse et la régularité de ses traits complétaient cet ensemble avantageux.

Soudain, un cri strident, cri de femme, retentit, faisant se retourner toutes les têtes, semant la plus vive anxiété dans ce quartier déjà si animé. Que se passait-il ? Un taxi et un "Sedan" venaient de se tamponner à l'encoignure du fameux théâtre New-Yorkais. Une foule compacte entourait les deux voitures, tenue en respect par un agent accouru au pas de course, au bruit de l'accident. Une dame de grand air, aux cheveux poivre et sel, richement mise, encore toute tremblante du choc nerveux qu'elle venait d'éprouver, reprenait conscience d'elle-même, remerciait avec effusion le gentilhomme "très chic", blond comme un épi de blé mur dont nous venons de parler. Celui-ci, au péril de sa vie, cer-

tes, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, s'était élancé vers la portière du "taxi" au moment psychologique, c'est-à-dire à l'instant précis où la pauvre femme, folle de terreur, faisait irruption dans la rue et, glissant sur le marche-pied de la machine, allait sûrement faire une chute mortelle; or, monsieur le marquis Nestor de la Trémouillade, c'était lui, en personne, s'était trouvé là, comme un prédestiné désigné par la Providence pour receveoir dans ses bras la distinguée victime et lui éviter un accident mortel. Peu à peu, les esprits se calmèrent, la dame se remit suffisamment pour continuer sa route et l'agent, donnant un "shake-hand" vigoureux au héros de l'aventure, fit circuler les piétons encombrants qui persistaient à vouloir stationner là, pour échanger des commentaires appropriés.

Monsieur le marquis Nestor de la Trémouillade regagnant, en sifflottant l'air *du Veau d'Or,* la petite pension bourgeoise où il perchait, au sixième, sentait vraiment

bouillonner dans ses veines, une fois de plus dans sa vie, le sang valeureux de ses ancêtres. Il s'était distingué; *noblesse oblige* et il l'avait prouvé, tout à son honneur. Il était content de lui, pressait nerveusement, contre sa redingote, la sacoche ramassée tantôt sur la chaussée, longeant l'Opéra, sacoche qu'il présumait bien être celle de la jolie dame qu'il venait de secourir de façon si opportune. Aussi, à peine eût-il poussé le verrou de "sa chambre de bohême", comme il l'appelait, qu'il s'empressa d'en vider le contenu sur sa table de travail. Hum, fit-il d'abord, reniflant avec délice : voilà une personne de goût, vraiment cultivée; si je ne me trompe, son parfum est le *"baiser de Colombine"*, (le marquis s'y connaissait d'ailleurs, étant le représentant attitré de plusieurs importantes maisons de parfumerie Françaises). Il procéda ensuite au relevé des divers objets étalés sur sa table. Le premier à attirer son attention fut une carte de visite, un parfait bristol, où se lisait le nom de "Mademoiselle Sé-

phora Sansfaçon", au bas de cette carte on pouvait lire cette adresse, dénotant une calligraphie superbe, celle d'une femme assurément supérieure : HOTEL CONTINENTAL. Ah !... nom de nom !... par la barbe de tous mes ancêtres, observa le marquis, il faut absolument que je fasse plus ample connaissance avec cette demoiselle et je vais tenter l'impossible. Ayant jeté un coup d'oeil distrait sur les autres menus articles, propriété de l'inconnue si inopinément mêlée à son existence, poudrette, mouchoir minuscule de fine soie japonaise, carnet de chèques d'une banque de MONTREAL, ravissant petit miroir dont l'encadrement semblait être d'un or de toute première qualité, trousseau de clefs, il prit le parti, — le marquis n'était jamais lent à prendre un parti, — d'aller lui-même remettre à sa propriétaire l'objet perdu. Il solliciterait d'abord une entrevue, que les circonstances rendaient naturelle, et Cupidon ferait le reste. Le marquis de la Trémouillade eût, cette nuit-là, un sommeil

agité, comme c'est d'ailleurs la coutume chez les gens soudainement atteints d'une passion secrète et mystérieuse ; le feu d'un amour violent, qui ne pardonne pas, dévora sa poitrine, laquelle, dans les pires assauts d'escrime, — dont il se faisait un jeu d'enfant — n'avait jamais pu être touchée !

Quel était ce marquis Nestor de la Trémouillade ? D'où lui venait son titre et de quel droit le portait-il ? La généalogie de cette lignée était-elle bien établie, de manière à ne laisser planer aucun doute ? A défaut de fortune, avait-il, au moins, l'honneur indiscutable de porter à bon escient un des plus grands noms de France ? Autant de questions, lecteur, auxquelles nous allons essayer de répondre, au meilleur de notre connaissance : le superbe gentilhomme prétendait descendre en ligne directe de LOUIS DE LATREMOILLE ou LATREMOUILLE, né en 1460, mort en 1525, qui se distingua dans les guerres de Charles VIII, Louis XII et François

1er et fut tué à la bataille de Pavie; celui-là, surnommé "Le Chevalier sans reproche", restait intéressant, il faut bien l'admettre; mais où les choses se compliquent, c'est qu'il était précisément le petit-fils de ce GEORGES DE LATREMOILLE ou LATREMOUILLE, indigne courtisan, favori de CHARLES VII, et, ce qui plus est, détracteur en haut lieu de JEANNE d'ARC, né en 1385, mort en 1446. De ce fait, prétendait le marquis, était venu "le schisme orthographique" dans cette noble famille; pour ne pas avoir à subir le contre-coup des forfaits imputables au "meschant" LATREMOUILLE, forfaits d'ailleurs si fièrement effacés par le bon LATREMOUILLE, l'un des descendants avait eu l'idée originale de se dénommer, sans plus de façon : De la Trémouillade, voilà. Qui veut trop prouver ne prouve rien; le marquis, en homme sage, n'avait pas cru devoir faire d'inutiles et coûteuses recherches, exigeant des productions de documents, compulsions de titres etc., pour en

arriver à établir *"prima facie"* la légitimité incontestable de son blason. Il se savait grand, devant Dieu et les hommes, possédait, en outre, quelques "pièces à conviction" — si le terme n'est pas trop osé — de sa haute origine ; que lui fallait-il de plus ?

Elevé à PARIS, par les soins de Mademoiselle Manon de l'Estafilade, danseuse de l'Opéra, justement célèbre, il avait connu, jusqu'à un certain âge, toutes les douceurs, tous les raffinements de la vie parisienne. Sa charmante protectrice, femme fort sympathique, jouissant d'un crédit considérable, tant dans les cercles de la haute finance que dans les sphères les plus élevées du monde de l'Art, avait cru bon de le bien armer pour la vie, sachant qu'elle ne serait pas toujours là pour veiller sur lui, le diriger de ses conseils, le conduire triomphant au succès final. Sa fortune, assez rondelette, autrefois, alors qu'elle était plus jeune, ayant considérablement diminuée par suite de placements malheureux, elle s'était vue, dans les der-

nières années de sa carrière forcément tenue de restreindre son train de vie, de limiter son champ d'action; mais le petit Nestor profitait bien de ses études; ses professeurs du Lycée Saint-Nicolas en faisaient les plus grands éloges, voyaient en lui un "homme d'avenir". Mademoiselle Manon de l'Estafilade avait donc la consolation, sur ses vieux jours, d'avoir formé le citoyen d'élite que serait demain son cher petit marquis, ainsi qu'elle l'appelait doucettement. "J'aurai donc fait quelque-chose de bien dans ma vie, disait-elle à ses connaissances, lorsqu'on vantait devant elle l'esprit précoce et prime-sautier de son cher protégé".

Hélas ! nos jours à tous sont comptés ici-bas; cette digne personne trépassa un soir brumeux d'octobre, en son garni de la rue de C... ne laissant pas un centime de dette, et pas un sou de plus. Pourtant oui, elle avait eu soin de constituer son légataire universel le jeune marquis Nestor de la Trémouillade. L'héritage comprenait

deux portraits à l'huile, un paysage au fond duquel apparaissaient vaguement quelques corps de logis flanqués de tourelles, n'ayant rien de moyennageux, un médaillon, vieillot, contenant deux mèches de cheveux de couleurs différentes, un énorme livre de messe, sorte de missel enluminé où se lisait, en première page, un nom indéchiffrable, mais ressemblant quelque peu à De la Trémouillade, (Joseph) et un long couteau de chasse damasquiné. Telles étaient donc *les pièces à conviction* incriminant "de haute et vieille noblesse" monsieur le marquis Joseph, Alcibiade, Achille, Nestor de la Trémouillade.

Muni de ce piètre bagage, auquel s'ajouta une malle de bonnes dimensions, bien garnie des vêtements indispensables, le gentilhomme en deuil dut continuer seul sa route dans la vie. Il avait, à cette époque, quinze ans accomplis.

A 17 ans, après deux années écoulées chez un marchand de vin de la capitale, il entrait, à titre de messager, dans une grande maison de courtage où, grâce à la protec-

tion du directeur, un ancien admirateur de mademoiselle Manon de l'Estifilade, il acquit vite des connaissances précieuses en affaires de banque et de change. C'était un gros appoint, certes, pour un jeune homme de cet âge, mais héritier d'un grand nom, il rêvait mieux encore et quitta cet emploi, dix-huit mois plus tard, pour accepter une situation de confiance ; il devenait secrétaire particulier du directeur d'un grand théâtre parisien, parent de son ancienne protectrice. En cette qualité, il rendit des services signalés à son chef et, à peine âgé de vingt ans, jouissait déjà de beaucoup d'estime parmi les gens de théâtre qui l'avaient surnommé : "petit ami Nestor".

A deux années de là, sa carrière devint subitement très mouvementée ; une affaire d'amour faillit le rayer du nombre des mortels : une certaine demoiselle Esmeralda Bourricault, jeune comédienne de grand talent, que ses débuts sensationnels venaient de mettre en lumière, eût le don de lui

plaire; cette circonstance, charmante par ailleurs, devait lui être fatale six mois après. Un soir, à la suite d'une représentation particulièrement réussie de "La dame aux Camélias", Nestor, qui escortait chez-elle mademoiselle Bourricault, fut vivement bousculé, jeté à bas du trottoir de la rue *Madame* par un individu qu'il eût le temps de reconnaître comme étant un jeune clarinettiste attaché à l'orchestre du théâtre : monsieur Brutus Laforce. L'affaire se règlait sur le terrain, à trois jours de là, en dépit des supplications de la jeune et séduisante actrice, cause de tout le mal. Au jour du duel, — par une température très maussade, — les deux antagonistes firent belle figure, rivalisèrent de magnanimité, monsieur Brutus Laforce déchargeant son arme vers la voûte céleste, le marquis tirant à blanc ! Voici les paroles mémorables échangées par les duellistes lors de la rencontre : "Vous n'êtes qu'un marquis de parade, un histrion, dit monsieur Brutus Laforce; donc je ne vous

en veux pas". "Vous n'êtes qu'un mufle, un pipeur, un goujat, et je ne vous pardonne pas votre manque de courtoisie, riposta fièrement le gentilhomme !" Ainsi se terminait cet incident pathétique dont les suites, cependant, allaient être des plus graves. Le dernier des LATREMOUILLE, indisposé lors de l'accomplissement de son acte héroïque, avait pris froid et dût s'aliter; on pensa, durant quelque temps, son cas mortel, fort heureusement, il n'en fut rien et il guérit complètement. Ce dénouement eût été magnifique, sans la déconvenue qui l'attendait : Mademoiselle Bourricault, humiliée des discours satiriques entendus chaque jour au théâtre depuis "l'affaire d'honneur" avait fait faux-bond, s'était laissée accaparer par un camarade entreprenant, jeune premier rôle, très empressé à ses moindres désirs depuis longtemps déjà, qu'elle avait toujours repoussé, n'aimant pas la teinte de ses cheveux, un peu roux. Désabusé, la mort dans l'âme, le secrétaire particulier cingla, aussitôt vers l'Algérie, dans le des-

sein de s'enrôler dans la Légion Etrangère. Il y passa quatre ans, oubliant peu à peu son ancienne amie, et nous le retrouvons alors à Marseille. Son séjour en cette ville devait être de longue durée, puisque c'est de là qu'il vint s'établir à New-York, comme représentant de "La Parfumerie Parisienne". Il laissait bien à Marseille quelques lambeaux de son coeur, mais cela importe peu, quand on se croit justifié de s'appliquer les vers du poète :

Ceux qui vivent ce sont ceux qui luttent; [ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme [et le front;
Ceux qui marchent pensifs épris d'un but [sublime,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'â- [pre cime
Ayant devant les yeux, sans cesse, nuit et [jour,
Ou quelque saint labeur ou quelque grand [amour !

V

(Où l'on voit que mademoiselle Séphora Sansfaçon avait conservé toute l'ardeur de sa jeunesse. Un mariage à l'horizon. Le charme irrésistible du marquis. Comment on devient marquise).

Tante Séphora, assise à un élégant petit secrétaire de la chambre No. 60, jouait négligemment avec les cordons de son peignoir rose. Le vacarme de la rue lui arri-

vait par saccades, et ce tohu-bohu intermittent semblait exercer sur ses nerfs une douloureuse sensation. Depuis le tamponnement — où, sans l'heureuse intervention du marquis de Latrémouillade, le lecteur aurait sans doute à enrégistrer une de ces morts violentes toujours si pénibles, — elle était demeurée dans un état d'ébranlement nerveux facile à comprendre. Le moindre bruit insolite lui faisait mal; une porte, close avec fracas, la faisait sursauter; les ronflements des ascenseurs glissant dans leur course vertigineuse entre les vingt étages de l'Hôtel achevaient de la rendre on ne peut plus impressionnable, étant donné son âge assez avancé et l'extrême sensibilité de sa nature d'intellectuelle. Elle se demandait, au point d'en être devenue obsédée, quel pouvait bien être le parfait "gentleman" qui s'était précipité vers elle et lui avait pratiquement sauvé la vie. "Il était vraiment bien, ce monsieur, se répétait-elle intérieurement, avec insistance; quelque professionnel, sans

doute ; quel port magistral ! quelle stature ! quelle physionomie attirante !... Pourtant, par un effort de volonté, elle en arrivait à se dire : Suis-je folle ? Cet homme est marié, assurément ; son acte ne lui a été dicté que par humanité". Mais elle avait beau s'évertuer à chasser de sa pensée ces papillons noirs, ils revenaient toujours ; leurs battements d'ailes chatouillaient parfois avec délice son pauvre coeur isolé dans la vie, destiné, croyait-elle, à ne jamais connaître l'intraduisible douceur d'un amour partagé !

Depuis les jours lointains, jours de parfait bonheur, où elle gouvernait d'une main de fer, gantée de velours, le château ancestral du comte de la Fleur de Lys, jamais elle ne s'était sentie aussi lasse, aussi déprimée. Lorsqu'elle confiait au miroir sa figure du plus pur profil aristocratique, — car elle avait été jadis fort belle et l'était même encore assez, — elle reculait épouvantée des ravages, (vraiment, ils étaient insignifiants), causés à son épiderme

par les ans cruels; et en dépit qu'elle s'occupât, avec un soin constant, des moindres détails de sa toilette,

"Pour réparer des ans l'irréparable outrage", il était évident qu'elle vieillissait. Quelle femme ne serait pas désolée d'une semblable constatation ? Néanmoins, elle ne pouvait se défendre d'une légitime admiration lorsqu'elle laissait flotter sur ses épaules aux contours indiscutablement classiques son abondante chevelure d'une rare beauté. Ah ! nombreuses étaient celles qui lui enviaient la tête majestueuse qu'elle portait, avec une grâce royale, sur un cou d'une blancheur de cygne ! Ne lui avait-on pas souvent répété, et des gens du meilleur monde encore : "Mademoiselle, sans vous flatter, vous avez une tête de marquise !" Et c'était exact; sans un soupçon de facétie, on est forcé d'admettre que mademoiselle Séphora eût rivalisé avec maintes nobles dames du siècle du grand roi; Louis XIV lui-même, et il s'y connaissait, eût proclamé l'apparence impec-

cable de cette jolie personne. Comment se faisait-il qu'une perle rare de cette valeur n'ait jamais convolé en justes noces ? Il y avait là un problème passionnant que seul un romancier de grandes ressources n'eût pas craint d'aborder et de résoudre.

Il faut admettre, sans discussion, certains "cas psychologiques" dont le mystère subsiste éternellement et conclure, de même que le fataliste Arabe : "C'était écrit !" Tante Séphora avait un étrange destin, voilà tout ; cette idée de se rendre en Europe à 24 ans, de faire à peu près le tour du monde, de devenir, par la suite, gouvernante du richissime comte de la Fleur de Lys ; tout cela démontre bien l'originalité de son tempéramment. Et, cher lecteur, je ne parle pas des aventures plus ou moins extraordinaires dans lesquelles notre héroïne joua, dans les diverses capitales du vieux monde, un rôle intéressant autant qu'honorable pour sa personnalité. Mais, il convient de ne pas omettre un fait de première importance : cette jeune et entre-

prenante voyageuse disposait-elle, lors de son départ du pays, des fonds nécessaires à la réussite d'une entreprise aussi téméraire ? Sa condition de fortune lui permettait-elle d'accomplir avantageusement une semblable "randonnée" ? Non ! Tante Séphora n'écouta que son courage, sa soif d'inconnu ; elle partit comme partent les "globe-trotters", les membres d'une expédition arctique, possédant juste l'indispensable. C'était cette femme remarquable que convoitait monsieur le marquis Nestor de la Trémouillade ; avait-il tort ? MILLE FOIS NON ! Ces deux caractères se convenaient à merveille : spontanéité, distinction, connaissances profondes des gens et des choses, acquises au cours de voyages instructifs et inoubliables, qualités physiques et morales adéquates, tout militait en faveur de cette union ; c'était écrit !

Un *chasseur* de l'Hôtel Continental s'avança respectueusement, et tendant à mademoiselle Séphora un pli cacheté, disparut à pas feutrés dans le large corridor, en vé-

rifiant avec satisfaction le généreux pourboire, — une pièce de vingt-cinq sous, — dont il devenait l'heureux possesseur, grâce à monsieur le marquis Nestor de la Trémouillade.

Elle tourna et retourna l'enveloppe entre ses doigts frissonnants. Ciel ! s'exclama alors, ravie, la vieille demoiselle : "Si je ne me trompe, c'est bien là un cachet nobiliaire, et de marquis, s'il vous plaît ! C'est bizarre... très bizarre !... Je n'ai plus ancune relation parmi la noblesse, depuis des années ! Ah ! si, il y a bien, je me rappelle, ce bon vieux marquis de Tournevent ! Pourtant, non... on m'a assuré qu'il était mort. A tout évènement, il doit être octogénaire". Elle ouvrit alors précipitamment la missive, dégageant un parfum très captivant et lut :

Mademoiselle Séphora Sansfaçon,
HOTEL CONTINENTAL,
NEW-YORK, E. U.

Mademoiselle,

Ma démarche vous semblera sans

doute très osée; d'avance, je m'en excuse humblement. J'aurais pu vous faire parvenir par messager, sans doute, la sacoche que vous avez perdue près du METROPOLITAN OPERA HOUSE, lors de cette malheureuse collision dont vous êtes, je présume, tout à fait remise. Je l'ai aperçue, sur la chaussée, au moment précis où le chauffeur du "taxi" dans lequel vous vous trouviez mettait la main au volant et, malgré mes appels réitérés, — il y a tant de brouhaha dans ce labyrinthe qu'est New-York, — filait à toute vitesse. Vous me pardonnerez, mademoiselle, mais, depuis ce soir fatal, je suis vivement inquiet de savoir si l'accident n'a pas eu de suites fâcheuses pour vous. J'en serais désolé, tout à fait désolé ! Veuillez croire que je n'ai fait que mon devoir; d'ailleurs, je perds beaucoup de mérite; n'ayant que ma personne à sauvegarder, je ne mettais en danger, en vous préservant, que ma seule personnalité. Pour un ancien légionnaire d'Afrique, c'était courir un maigre risque,

je l'avoue ; j'en ai vu bien d'autres avec les Arabes.

Puis-je, mademoiselle, solliciter respectueusement une entrevue, afin de vous remettre l'objet dont vous regrettez sans doute la perte. Encore une fois, je ne voudrais pas vous imposer l'acceptation de ce desiderata peut-être un tant soi peu intransigeant ? Veuillez ne voir dans mon attitude que le motif le meilleur : celui de vous être agréable.

Veuillez me croire, mademoiselle, avec l'assurance de ma considération distinguée, votre respectueusement dévoué,

Marquis Nestor de la Trémouillade.
Parfumerie PARISIENNE
New-York.

C'était toute une révélation ! Quoi !... une révélation ; le mot "déclaration" serait plus juste. Tante Séphora, fort émue, fit ces quelques réflexions : puisque ce noble personnage tient mordicus à me venir voir, ou plutôt revoir, c'est que je lui plais. Le

prétexte de me remettre en mains propres ma sacoche perdue n'est qu'une ruse de guerre. Oui ! Il est bien, ce monsieur, et, ma foi, un titre de marquise ne m'irait pas mal; on m'a tellement dit que j'en avais déjà la tête; et, d'autre part, si l'on prétendait alors *se payer cette tête,* eh bien, c'est encore moi qui aurai le dernier mot de l'affaire.

Dire que tante Séphora n'eût pas le moindre petit soupçon sur la qualité de l'aspirant à son coeur serait mentir odieusement; affirmer qu'elle acceptait comme parole d'évangile la particule de ce noble inconnu; qu'elle croyait à l'authenticité irréfutable d'un "de la Trémouillade", réfugié à l'ombre de la statue de la Liberté, serait encore assimiler à tort cette intéressante personne à une classe de gens par trop crédules. Non ! Elle ignorait tout de lui, mais prendrait des renseignements, verrait des amis susceptibles de l'éclairer, de la guider. Pour le moment, il ne fallait que conjecturer, émettre des hypothè-

ses, toutes plus ou moins admissibles; enfin, elle observerait une certaine réserve, ne serait-ce que pour mettre en valeur son tact, son jugement; puis, en admettant que ce prétendant fut sérieux, que le mariage dût résulter de cette étrange aventure, il était de mise, avant d'en arriver à semblable alternative, de procéder avec toute la dignité nécessaire. La fière demoiselle connaissait trop le monde et ses embûches pour donner comme ça d'un seul coup dans le panneau.

Comme première formalité, elle se fit apporter le bottin; ajusta sur son nez classique un lorgnon qui lui allait à ravir et chercha minutieusement ce qu'elle voulait savoir; ceci ne la renseigna nullement; on indiquait bien cette "PARFUMERIE PARISIENNE", le nom de son président, de ses directeurs, mais pas la moindre mention, ni là ni ailleurs, du gentilhomme en cause. Bah, se dit-elle, il peut aussi bien être un associé silencieux de cette maison

d'affaires; vu son titre, il est possible, même probable, qu'il aît des intérêts considérables avec cette "firme" et taise son nom pour des raisons d'ordre intime. A cette phase de sa petite enquête, mademoiselle Sansfaçon se disait : et s'il était ruiné, sans sou ni maille, que ferais-je ? C'était là le côté le plus délicat à trancher; mais en autant qu'elle était concernée, évidemment; elle serait la clef de voûte de cette situation difficile, si tel était le cas. Ne voyait-on pas fréquemment des gentilshommes de haute lignée, descendants de héros de cape et d'épée, mentionnés en toutes lettres dans "l'HISTOIRE DE FRANCE", épouser de riches héritières Américaines, histoire de redorer leur blason. Pourquoi n'associerait-elle pas sa vie à l'un de ces grands hommes déchus. Elle se rengorgeait à cette pensée de s'entendre appeler "madame la marquise"; n'avait-elle pas environ deux cent cinquante mille dollars en placements de tout repos, un château sur la Loire, un autre en Bretagne ? D'ail-

leurs, ce monsieur prouverait bien ses titres ; elle l'en croyait capable.

Elle prit, dans le secrétaire, une de ses cartes et, de sa plus belle écriture, y inscrivit : mercredi, trois heures. Le léger petit "chasseur", appelé aussitôt, se chargea de faire parvenir à qui de droit l'invitation.

VI

(*Une lettre de tante Séphora qui plonge dans la désolation son frère Sigismond. Il décide que "ce mariage" ne se fera pas. Départ précipité pour New-York*).

Ma chère Exupérine, disait gravement Sigismond à sa tendre moitié, occupée à donner à boire au petit Télémaque : "Phora prolonge indéfiniment son séjour là-bas ; du train où vont les choses, elle finira par y rester".

—Je me demande aussi ce qui peut bien l'y retenir si longtemps. Elle n'a là aucun parent, peut-être quelques relations; des gens riches, aimant les fêtes luxueuses, le plaisir ininterrompu. Tout ça ne vaut pas la chaude affection de la famille, des proches. Ta soeur m'a toujours parue une personne bien à part; tiens, pourquoi ne pas te le dire, enfin : pour moi, c'est une aventurière, ni plus ni moins; elle a ça dans le sang. Il lui arrivera quelque jour des embarras avec ses goûts de jeune fille. Il me semble qu'à son âge, elle devrait finir tranquillement sa vie parmi nous, qui l'aimons tant et la choyons de notre mieux.

—Eh oui !... Exupérine; mais ces caractères-là ne se refont jamais. Chaque famille possède un spéciment de cette nature. Pantaléon adore sa femme et ses enfants, au point que lorsqu'il doit les quitter quelques mois pour aller remplir son mandat de député à la Chambre, c'est toute une affaire; il s'arrache, pour ainsi dire, à l'affection des siens. Siméon, c'est bon

comme du bon pain béni ; Léonidas, ça ne connaît que son bureau du Palais de Justice et son intérieur ; et Pancrace, malgré qu'il abuse parfois des spiritueux, n'est pas un vilain type ; ses affaires n'en souffrent pas trop. Vraiment, cette Séphora, — c'est ma soeur et je ene voudrais pas en dire du mal, — mais elle me déplait beaucoup sous certains rapports. Elle manque d'esprit de famille ; elle est... un peu dénaturée !

—C'est bien le mot Sigismond ; oui, elle est dénaturée ! Rien ne dénature comme une fortune considérable acquise facilement ; et ta soeur, avoue-le, a fait la sienne un peu vite !

—Hum !... ces choses-là sont possibles, Exupérine. Je ne vois rien de si extraordinaire là-dedans.

—Bien... je ne fais pas de suppositions, Sigismond. Je sais, après tout, qu'il n'en dépend que des circonstances. Séphora a su profiter des circonstances et...

—Nous ne saurions l'en blâmer, finit le

fabricant de conserves. Mais quel caractère, mon Dieu ! quel caractère ! elle ne souffre aucun conseil, s'emporte pour des riens !...

—C'est affreux l'entêtement de cette femme-là, continua madame Sansfaçon : c'est elle qui m'a complètement gâté mon petit Lucien. Je ne puis plus en jouir, vraiment ! Elle trouve tout naturel qu'il fume la cigarette, lise tous les livres qui lui tombent sous la main, sans se demander un moment si sa jeune âme impressionnable n'en souffrira pas. Il fait des vers !... réellement, pour son âge, ça dépasse un peu la limite permise; "nous sommes "en conscience", Sigismond"; tu devrais avertir ton fils du danger qu'il court; c'est ton enfant et un père se doit de...

—Ah, par exemple, Exupérine ! pas de leçons, hein ! Je l'ai plus d'une fois averti d'écrire sur des sujets plus sains. Il ne veut rien entendre.

—J'ai cru remarquer qu'il a un penchant pour...

—Hein !... Pour qui, demanda, mi-courroucé, le président de la maison SANSFAÇON & FILS ?

—Je préfère ne rien dire maintenant; il est si jeune; ses idées changeront vite et, d'ailleurs, j'ai bien pu me tromper, tu sais.

—Exupérine, parle ! Il aime ?... Il ne manquait plus que ça pour me finir ! Ah, s'il espère se marier jeune, il se trompe un peu ! Il ne doit compter que sur lui-même, avec la famille que nous avons; d'autant plus que mes affaires vont mal, de plus en plus; depuis que j'ai haussé les prix de mes marchandises, les ventes ont diminué dans une grande proportion; mes concurrents en ont profité pour diminuer légèrement leurs produits et si ça continue...

—Mon Dieu ! gémit Exupérine, toute pâle : serions-nous menaçés de la banqueroute ?

—Ah ! Ah ! Ah ! ricana Sigismond :

tu t'emballes, ma chérie ! Un SANSFAÇON ne fait jamais banqueroute, voyons ! Mes affaires vont mal, c'est vrai ; ce n'est pas une raison pour crier déjà à la ruine. Séphora ne voudrait pas que son frère sombrât sans lui tendre une main généreuse. Elle a ça de bon, par exemple ; elle a un coeur d'or !

—Oh oui ! Quel coeur ! confirma Exupérine. C'est une femme rare ! Je la blâme bien un peu, parfois, mais je suis forcée d'avouer qu'elle a une âme supérieure !

J'y songe, tout à coup, Sigismond : j'ai fait la rencontre, ce matin, chez l'épicier Taillefer, de madame Maigrelet. Elle doit venir, ce soir, en compagnie de sa fille Lucrèce.

—Une charmante femme, madame Maigrelet, dit d'une voix vibrante le fabricant ; mais cette petite Lucrèce !... quelle pimbêche !... Elle aurait pu servir de modèle à MOLIERE pour ses "Précieuses ridicules".

—C'est un parti très avantageux, Sigismond ! Le docteur a une clientèle énorme ! On le dit fort riche !

—Mais avare comme Shylock, ma chérie. J'ai entendu raconter des choses, sur son compte ! C'est incroyable ! Rien d'étonnant qu'il soit riche celui-là ! Si j'en eus fait autant, je serais millionnaire.

La bonne vint lui remettre une lettre qu'il ouvrit fiévreusement. Voici quelle en était la teneur :

HOTEL CONTINENTAL
NEW-YORK

Monsieur Sigismond Sansfaçon,
15 rue de l'Etoile,
Montréal.

Mon très cher frère,

Que d'événements depuis quelques mois ! J'ai bien tardé à vous écrire, n'est-ce pas ? Je n'étais pas inquiète, cependant, sachant que tu t'empresses de me renseigner dès qu'il t'arrive quelque chose d'ex-

traordinaire. Et cette chère Exupérine, comment va-t-elle ? Et le bon petit Télémaque ? Et ce mauvais garnement de Lucien ? Comment êtes-vous tous ? J'aurai bientôt, sans doute, de vos nouvelles ?

Sigismond, mon très cher frère, je viens t'annoncer un événement qui va vous surprendre tous. Cela sort un peu de l'ordinaire ; surtout, ne me blâmez pas trop ; le coeur a des raisons que la raison ne comprend pas. Il m'arrive quelque chose d'inouï ! Un grand changement va se produire dans ma vie, si monotone depuis des années, si vide de vraies émotions, d'affections sincères. J'ai voulu n'y pas croire. J'ai lutté de toute la force de mon âme aux abois ; hélas ! il a bien fallu accepter ma destinée, quand la Providence décrête ces choses, il n'y a qu'à s'incliner. Mon très cher frère, dans quelques jours, je serai madame la marquise Joseph, Alcibiade, Achille, Nestor de la Trémouillade. Soyez calmes. C'est un grand nom, un des plus grands de France et je ne crois pas être indigne

de le porter. Celui qui en a hérité mérite tous les égards, tous les ménagements. Quel coeur d'élite ! Quel parfait gentilhomme ! Il fallait que ce fût lui, car autrement, jamais... entends-tu, jamais je n'aurais fait, à mon âge, le sacrifice de ma liberté; mais je lui confie sans crainte le soin de mes vieux jours. Il a pour moi les plus délicates attentions; il prévient mes désirs; c'est le rayon de soleil qui manquait à mon pauvre coeur étiolé. Ah ! mon cher Sigismond ! si tu savais comme je suis heureuse ! Et il est musicien peintre, poète; quelle versatilité; quel éclectisme ! (Lucien te dira ce que ces mots techniques veulent dire).

Pense donc : au sortir du METROPOLITAN OPERA HOUSE, il y a quatre mois, il m'a ni plus ni moins sauvé la vie ! L'auto dans lequel je regagnais mon Hôtel étant venu en collision avec une autre machine, ce noble coeur, au risque de sa propre vie, s'est élancé vers la portière d'où j'allais choir sur la chaussée et, sans

son intervention miraculeuse, Dieu sait si je serais vivante aujourd'hui !

Après la lecture de ces lignes, Sigismond, dont la physionomie devenait inquiétante, s'appuya contre un meuble pour ne pas tomber à la renverse.

—Ah mon Dieu ! fit Exupérine, saisie d'effroi et d'un tremblement nerveux : "Comme tu es pâle, mon chou ! Qu'y a-t-il donc ? Une mauvaise nouvelle ?"

—Sigismond, dont l'épiderme passait du violet au cramoisi, faisant un effort prodigieux sur lui-même, siffla plutôt qu'il ne dit : "C'est à en devenir fou !... Séphora... Séphora...

—Mon Dieu ! répétait la pauvre femme, plus morte que vive : "Parle, je t'en supplie ! Serait-elle morte ? Et elle s'écroula sur le canapé, en proie à la plus intense émotion de sa vie.

—Non, non, réussit enfin à préciser le fabricant de conserves. Elle n'est pas morte, hélas !... Non, elle n'est pas morte ! Elle vit encore... Ciel !... J'éprouve le pire choc depuis ma naissance ! Je t'ex-

pliquerai mieux tantôt, Exupérine. Pour le moment, les mots s'étranglent dans ma gorge. Ah ! J'ai eu une fière... peur, tout de même !

Ce mariage n'aura pas lieu ! Je pars pour New-York ce soir même. Non, je ne puis permettre cette union ! Cela dépasse toutes les bornes ! Qui aurait jamais cru ! Ah !... le saltimbanque ! Dussè-je me battre en duel avec ce type-là, Séphora reviendra sur sa décision.

Madame Sigismond Sansfaçon n'y comprenait plus rien. Elle toussait, geignait, pressait contre son sein, dans un geste terrifié, le petit Télémarque, qui criait son étonnement de toute la force de ses jeunes poumons.

La lettre se terminait par ces quelques lignes :

"Vous viendrez tous, je l'espère, mes chers frères. Je te charge d'annoncer la nouvelle à Pantaléon, Léonidas, Siméon et Pancrace. Un télégramme suivra cette lettre, te disant l'heure exacte et le lieu de la cérémonie."

VII

(*Sigismond entrevoit le marquis. — Une affaire manquée. — Tout est mal qui finit mal*).

Dans le convoi qui filait à une vitesse vertigineuse, Sigismond, rageur, enfoui dans une banquette du "smoking car"; fumait son énorme cigare, répondant par des signes de tête évasifs, ou des mots entrecoupés d'effroyables soupirs, à un compagnon de voyage dont la volubilité de langage semblait plonger dans le coma tout le

compartiment. Ah ! il se proposait bien, cette fois, d'être énergique, de ramener à la saine raison sa soeur par trop originale. Quel démon s'était donc subitement emparé d'elle ? Se marier à cinquante-cinq ans ! horreur !... A-t-on jamais vu une farce pareille ! Et dire que cette femme-là, pensait-il ironiquement, a refusé, dans sa jeunesse, des partis magnifiques qui lui eussent convenu admirablement ; l'un n'était-il pas propriétaire de six pharmacies fort achalandées ? l'autre, criminaliste de talent, en train de devenir l'une des plus pures gloires de la magistrature, eût rehaussé "la famille" de tout son prestige ; mais cette écervelée de Séphora les éconduisait tous, répétant toujours la même phrase idiote : "J'aurai celui qui m'est destiné. Inutile d'essayer à m'imposer qui que ce soit". Il en fit des réflexions amères, le cher homme, durant ce trajet forcé, avant de tomber enfin dans un sommeil léthargique, à son quatrième cigare, alors que son compagnon de banquette, de plus en plus

loquace, parlait encore de ses voyages extraordinaires d'un bout à l'autre du continent !

Sigismond, pourtant si actif, n'aimait guère voyager; il ne pouvait mettre les pieds dans un convoi de chemin de fer sans éprouver une sensation pénible; tant que le train n'était pas à destination, il avait l'obsession d'une catastrophe toujours possible, faisait en vain appel à tout son sang-froid, à tout son "caractère" pour chasser cette noire vision de sa pensée. Aussi, fut-ce pour lui un soulagement appréciable lorsqu'il mit enfin pied à terre.

Qu'allait-il faire ? Se rendre, sans tarder, à l'Hôtel Continental ou reprendre un peu possession de lui-même avant de commencer la lutte qui devait décider du sort de mademoiselle Séphora Sansfaçon ? L'expérience passée lui avait appris qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Il irait immédiatement régler cette affaire. Il ferait comprendre à cette *romanesque* le ridicule de son acte avant qu'il ne soit trop

tard. Un intrus, venu on ne sait d'où peut-être, n'arracherait certainement pas *"aux membres de la famille"* des avantages qu'elle seule avait le droit de s'approprier, en toute justice.

Néanmoins, ce n'est qu'après avoir dégusté un excellent repas, pour se donner de l'aplomb, que Sigismond se dirigea vers le somptueux hôtel. Une émotion vraie l'y attendait dès son entrée en scène : en effet, à peine arrivé vis-à-vis l'immeuble, le fabricant de conserves ne fut pas peu surpris d'en voir sortir la future marquise elle-même, mise avec la plus grande recherche, galamment escortée par un monsieur de belle stature, au port très noble, à la démarche aisée.

—Ah ! Ah ! c'est lui ! se dit-il, devenant vert ! Et cet homme terrible, pour qui les plus énormes obstacles n'étaient que des fétus de paille, se serait certainement porté à des voies de fait sur la personne du distingué marquis de la Trémouillade, si celui-ci, comme mû par un pressentiment,

n'eût vivement sauté dans l'auto qui l'attendait, après y avoir confortablement installé "sa chère fiancée".

—Héler un *taxi,* en face, était la seule ressource laissée, en l'occurrence, à Sigismond; ce qu'il fit prestement, ayant donné l'ordre au chauffeur de suivre la machine qu'il eût le temps de lui indiquer. Alors commença une course folle dans le dédale du quartier des affaires de la grande métropole Américaine, qui donna à notre ami l'illusion d'être un fin limier pourchassant quelque notoire bandit du type Sherlock Holmes. Ce phénomène d'ordre psychique peut paraître curieux, mais Sigismond prenait plaisir, vraiment, à ce petit jeu là; lui qui tremblait en chemin de fer, eh bien, il manifesetait une joie d'enfant à se voir promener à cette allure dans la plus populeuse cité du globe, où plus d'un gratte-ciel formidable a l'air de défier les âges futurs, fort de ses cent cinquante pieds d'assise en béton armé; une première apparition en de tels parages est toujours un

évènement peu ordinaire dans la vie d'un homme, surtout quand cet homme occupe, dans son pays, une situation considérable, y joue un rôle éminent dans le commerce; enfin, il se sentait "quelqu'un" dans cette fourmillière humaine; cette constatation lui faisait oublier quelque peu Séphora et le marquis, quand le chauffeur, "stoppant" tout à coup, le prévint qu'il avait perdu de vue l'autre machine, à un moment d'encombrement du trafic.

—Hôtel Continental ! lança le voyageur, distrait, et l'auto repartit vers l'endroit indiqué.

Aussitôt installé dans la chambre No 63, Sigismond tira de son sac de voyage les magnifiques pantoufles qu'Exupérine lui avait achetées quelques jours auparavant, à l'occasion de son anniversaire, endossa sa robe de chambre, alluma sa pipe "en écume de mer" et, s'allongeant paresseusement dans un fauteuil capitonné, très confortable, attendit patiemment Séphora en

lisant la dernière édition du *New-York Herald.*

Le temps lui parut bien long. Il fuma pipes sur pipes, se leva, se coucha, fit des calculs gigantesques ayant trait aux affaires de sa fabrique, se fit monter des cigares et, finalement, entendit dans le long corridor une porte se refermer vivement, vis-à-vis celle de la chambre qu'il occupait. Il en conclut que Séphora venait d'entrer et, ayant fait un peu de toilette, s'en fut frapper, résolument, au No 60.

Dire le mouvement de surprise qui l'accueillit serait bien superflu. "Ah ! que tu es gentil, cher petit frère ! Tu me causes-là une bien vive joie ! Avoir laissé, pour moi, tes affaires, si importantes ! Comment te remercier !"

—Phora, pas de sentiment, dit sèchement l'industriel. Si tu crois que je suis ici à cette heure pour te féliciter de ta sottise, eh bien, ma chère, tu te trompes grandement.

—Ah ! Que signifie cette leçon, gros

mauvais ?... Tu ne prends pas de ménagements ! M'expliqueras-tu la raison de cette verte colère, au moins ?...

—Verte tant que tu voudras, Séphora, ma colère a du bon; il y va de... ton plus cher intérêt et...

—Et du tien aussi, tu ne saurais le nier...

—Ma soeur, pas d'insinuations blessantes ! Je viens t'empêcher de commettre la plus grosse bévue de ta vie; tu m'as toujours honoré de ta confiance par le passé; tu me permettras bien de te dire que tu aurais dû, avant de prendre cette décision...

—Oui ! j'aurais dû te consulter, n'est-ce pas ? comme on consulte un spécialiste pour une affection cardiaque, comme on consulte sa montre pour savoir s'il est l'heure de se mettre au lit ?...

—Tu badines, mais je t'assure qu'il y a vraiment, ma soeur, de ton avenir, de ta vie même !

—Oh ! ça c'est du propre, par exemple, Sigismond ! à t'entendre, mon petit, on di-

rait que mon noble futur n'est qu'un vulgaire assassin ! Te crois-tu soudain revenu sur les tréteaux du collège où tu jouais si bien les premiers rôles dans "Le Poignard", "Vildac" ou "L'Auberge Rouge" ? Tu es très amusant, sais-tu, quand tu veux ! De grâce, ne m'en dis pas davantage, car je pourrais me précipiter par la fenêtre pour t'éviter les conséquences d'une telle union.

Hum !... Sigismond sentait son courage l'abandonner peu à peu. Il regrettait même déjà cette sortie et se disait, fort vexé : J'aurais bien dû penser aussi que ce serait peine perdue !

—Alors, continua l'altière demoiselle, je ne dois pas compter sur ton acquiescement, n'est-ce pas ?... Heureusement pour moi, il me reste quatre frères un peu plus généreux : Siméon, Pantaléon, Léonidas et Pancrace n'ont pas tes idées étroites.

—Merci ! Laisse-moi te dire qu'ils désapprouvent tous ta conduite !

—Ah !... Et ce télégramme, alors, il

est faux ? Tiens... je l'ai reçu, ce matin même. Tous quatre l'ont signé. Et elle tendit fièrement à son frère une enveloppe jaune, qu'il prit d'une main mal assurée. La dépêche télégraphique se lisait ainsi :

"Avis mariage reçu. Félicitations ! Sigismond parti New-York. Tâcherons assister tous".

Pantaléon, Léonidas, Siméon, Pancrace.

L'industriel perdait contenance, et pour cause...

—Tu ferais aussi bien de rester, mon cher Sigismond. Je te n'en veux pas, tu sais.

—Non ! tu es libre de tes actes, ma chère soeur ; je ne me mêle plus de cette affaire.

—Tant mieux, alors !

—Bonjour, madame la marquise de la Trémouillade, risqua gauchement le pauvre homme.

—Au revoir, monsieur de la Marinade, riposta, avec un franc sourire, Séphora triomphante !

VIII

(Mademoiselle Séphora Jr. — Graves constatations au sujet de monsieur Lucien Sansfaçon. — Décisions importantes).

L'horloge grand-père venait de sonner minuit. Sigismond, l'air assez indifférent, lisait encore son journal au salon, sous la clarté rose de l'abat-jour. Ah ! le cher homme eût montré plus d'anxiété, certes, en d'autres circonstances, mais tout était changé maintenant ; que ce fut un

garçon ou une fille, il apprendrait la chose sans la moindre surprise.

Soudain, on écarta la portière; le docteur Maigrelet, souriant, s'avança dans la pièce, et tendant à son client une main reconfortante annonça, avec une visible satisfaction : "Cette fois, mon cher ami, c'est... une fille ! Et elle est superbe ! Toutes mes félicitations !"

Sigismond feignit une joie qu'il n'éprouvait pas et esquissa un sourire plutôt triste, en remettant au docteur, qui s'apprêtait à partir, la somme habituelle.

Ironie de la vie !... soupira-t-il tristement; si cette fille était venue un an plus tôt ! Ah ! à quoi me servirait de me plaindre ? Le sort décide et nous n'avons qu'à le subir ! Il trouva encore le courage de monter entrevoir la mère et l'enfant; car, au fond, malgré sa soif de fortune, cet homme était très humain, dans les grandes circonstances qui exigent, sinon des explosions d'amour et d'affection, du moins une douce sympathie, si indispensable aux êtres

faisant partie intégrale de notre existence. Puis, il entra, à pas de loup, dans la chambre, très vaste, où couchait le reste de la famille et regarda, avec un bon gros sourire, ses enfants endormis. Son orgueil paternel amplement satisfait, il allait redescendre reposer pour la nuit ses membres las, sur le douillet divan du fumoir, lorsque son attention fut attirée par un livre, sous la table de travail de son fils Lucien. Sigismond, homme d'ordre, ne détestait rien tant que de voir un objet quelconque là où il ne devait pas être. Il fit de la lumière dans la chambre du jeune rhétoricien, ramassa le livre, en lut le titre : "PHYSIOLOGIE DE L'AMOUR MODERNE", par Paul Bourget. Il n'avait pas lu ce livre, — il ne lisait que peu ou point, le brave homme, — mais il éprouva un doute cruel sur la nature de cet ouvrage fameux. Pour bien se renseigner, "une bonne fois" au sujet des lectures de son fils, il s'assit et feuilleta quelques chapitres, afin, aussi, de faire un tant soit peu connais-

sance avec "le genre" du grand romancier et académicien, dont Séphora lui avait vanté l'immense talent. N'en déplaise à l'illustre maître du roman moderne, l'industriel, très bouleversé de ce qu'il venait de lire, se grattait l'occiput en hochant désespéremment la tête, ce qu'il faut interprêter comme une désapprobation formelle.

—Ah ! le pauvre garçon, répétait le fabricant de conserves : à quoi me sert, vraiment, de laisser un type de cet acabit au collège ! Je donne inutilement mon argent. Il en sait assez long pour faire les pires sottises ! Voilà comment il profite des leçons qu'on lui donne pour en faire un citoyen d'élite ! C'est décidé. Je l'emploie à la fabrique ; je vais l'initier à mon industrie. Cela vaudra beaucoup mieux et il est grandement temps que j'en agisse ainsi. Ah ! je me jure d'exercer sur lui une surveillance sévère ! J'en ferai un *homme,* moi !

Pourtant, ce père, conscient de ses devoirs, n'était pas au bout de son étonne-

ment. Ouvrant un des tiroirs de la table qui servait de pupitre au jeune homme, il y prit, au hasard, une page dactylographiée — elle était en vers, — et lut, abasourdi :

PREMIER AMOUR !

(*A mademoiselle Lucrèce Maigrelet*)

Oui ! je te veux chanter, ô ma blonde [Lucrèce,
Jusqu'à mon dernier jour, mon ultime [soupir;
J'aurai souffert pour toi l'effroyable [martyr,
Qu'importe ! je te veux !... je te veux, ma [déesse !

* * *

Toi seule est tout mon Art; comme la [vieille Grêce
Je me sens tout bouillant d'un unique [désir;
Je veux être pour toi célèbre ou bien [mourir;
Mourir me serait doux, emportant ta [caresse !

* * *

Le vulgaire me tue et j'aspire aux
[sommets,
Et je ne vivrai plus que pour toi désormais,
O ma reine, ô mon âme, ô mon astre,
[ô ma cime !

* * *

Oui ! je te chanterai, messagère des dieux,
Jusqu'au jour où ta main me fermera
[les yeux,
Jusqu'au soir où mon coeur s'éteindra,
[cacochyme !

LUCIEN SANSFAÇON.

Sigismond resta quelque temps rêveur. Que la vie est étrange pensait-il, riant de bon coeur. Le gaillard est épris de la petite Lucrèce Maigrelet ! Qui aurait jamais pensé ! Je n'aime guère cette jeunesse-là, mais il pourrait prendre pire, évidemment. Avec quelques années de fréquentation, je ne verrais pas la chose d'un trop mauvais oeil. Ces Maigrelet ont de la fortune; c'est le principal !

IX

(Où tout s'arrange vite et bien. — Mademoiselle Séphora Jr. est assurée d'un bel avenir. — Un secrétaire intéressant. — La PARFUMERIE POMPADOUR).

Il fut certes brillant ce mariage; l'élite de la société française et canadienne de New-York y assistait, sans compter les parents et amis venus d'un peu partout. Tante Séphora, fort estimée, jouissait, vu sa condition de fortune, de relations en-

viables. Faire l'énumération des cadeaux somptueux reçus par les nobles époux dépasserait trop les cadres de ce petit récit. Disons, cependant, que Sigismond, un peu revenu de sa verte colère, avait cru bon, à la dernière heure, d'y joindre le sien, une superbe horloge Louis XV, de belle facture. Elle plut énormément.

—Nous aurons bien raison de cet entêté, mon cher Nestor, disait à quelque temps de là, la marquise, parlant de Sigismond. Il a dû réfléchir et doit être calmé maintenant.

—Ces types-là, ma divine Séphora, sont très faciles à amadouer. J'en ai connu de ce calibre. Il n'y a qu'à feindre de ne pas leur tenir compte d'un moment d'erreur et on en fait ce que l'on veut. Ce sont les plus impressionnables; mais ils sont très prompts à s'emballer, voilà !

—Sais-tu que tu es psychologue, mon amour, très psychologue !

—Oh ! J'en ai vu de toutes les couleurs, ma chérie. Je ne crois pas me flatter

outre mesure en disant que j'ai un certain esprit d'observation. Dès que je connaîtrai ton frère, — tes frères, veux-je dire — j'en aurai vite fait mes meilleurs amis.

—Quelle grandeur d'âme, mon amour ! Ah ! tu m'aimes vraiment ; je le vois bien ! Ne crains rien ; tu seras payé de retour !

A cette phase de la conversation, on vint remettre à la marquise une lettre de MONTREAL. Elle l'ouvrit et y lut, donnant des signes de joie évidente :

Ma chère Séphora,

Excuse le retard que j'apporte à t'apprendre une nouvelle qui va sûrement te faire beaucoup de plaisir. Le ciel a voulu enfin, après tant d'années, que nous recevions ce cadeau tant désiré, une fille ! Oui, ma très chère soeur ! Et nous l'avons fait appeler Séphora, ai-je besoin de te le dire ? Puisse-t-elle avoir tes talents, ton esprit, et recevoir en partage, comme sa bonne tante, tous les biens qui font les heureux ici-bas. Si tu la voyais ! Elle est

belle à croquer et te ressemble extraordinairement. Quand aurons-nous l'honneur de votre visite ? Nous sommes anxieux de lier connaissance avec ton mari, monsieur le marquis de la Trémouillade. Il doit être très intéressant, ayant beaucoup voyagé. J'ai fait remettre le salon à neuf, et aidé des conseils de notre ami le docteur Maigrelet et de sa femme, qui, tu le sais, ont vécu deux années à Paris, nous avons réussi, sans trop de frais, à donner une allure vraiment aristocratique à notre demeure. Nous sommes tous bien et t'embrassons affectueusement. Amitiés à monsieur le marquis !

Ton frère dévoué,

Sigismond.

La marquise, les yeux humides, tendit la lettre à monsieur de la Trémouillade, qui la lut, visiblement ému.

—Tu vois, ma chérie... Je te le disais bien, n'est-ce pas ? Cet homme a un coeur d'or ! Il me tarde de le rencontrer !

—Tous mes frères sont d'excellents garçons, mon cher Nestor. Ils ne sont peut-être pas très instruits, comme toi, mais, par contre, quels coeurs ! Quel bonheur !... Cette délicieuse petite Séphora ! Vais-je l'aimer ! Je m'en charge. J'en ferai une femme de premier ordre. Elle recevra une éducation bien française et nous ornerons son intelligence de tout ce qui rend une femme adorable. Qu'en dis-tu, mon cher ?

—Je t'approuve en tout, ma divine Séphora. Pourquoi ne l'adopterionns-nous pas. J'adore les enfants !

—Oh ! C'est charmant, Nestor ! C'est précisément ce que je me propose. Nous ferons mieux encore, si tu veux, mon chéri : mon frère a, depuis quelques mois, certaines difficultés à régler ses affaires. On lui offre un prix avantageux pour sa fabrique et sa clientèle, mais, tu comprends, il lui faudrait se lancer dans un autre genre de commerce et il ne voit pas trop bien ce

qu'il pourrait entreprendre. Alors, il me vient une idée...

—Laquelle, demanda le marquis, intrigué ?

—Pourquoi n'irions-nous pas habiter MONTREAL ? Au point de vue des relations sociales, nous y gagnerions, c'est certain ; tu tiens absolument à t'occuper et j'admire ton activité, ton esprit d'entreprise ; une maison d'affaires bien lancée, bien dirigée, par un homme de ton expérience, de ta valeur, a toutes les chances d'y réaliser des bénéfices énormes, en peu de temps.

—J'y suis, acquiesça le marquis, radieux : elle s'appellera La PARFUMERIE POMPADOUR. Nous y adjoindrons un salon de coiffure "dernier cri". Nous ferons, sur une haute échelle, la vente des parfums, poudres et articles de toilette de tout premier goût. Cela te va ?

J'ai d'excellentes notions des affaires, notamment pour avoir lu et relu PAUL-LEROY BEAULIEU ; or, il dit dans son

PRECIS D'ECONOMIE POLITIQUE : "L'âme du commerce est la concurrence. Ce que l'on appelle concurrence, c'est cette force qui pousse les commerçants à s'élever au-dessus des autres hommes de leur profession en attirant à eux la plus forte partie possible des commandes et de la clientèle. Ce résultat, qui est celui que poursuivent avec âpreté et persévérance les commerçants intelligents, ne se peut obtenir d'ordinaire que par deux moyens : ou en offrant au public des marchandises de meilleure qualité que ne le font les autres commerçants, ou en lui livrant les marchandises ordinaires dans des conditions plus favorables et notamment à meilleur marché". Eh bien, ma chère, je me flatte de pouvoir établir un commerce très important, basé sur ces principes infaillibles; mes relations commerciales, un peu partout en Europe, comme en Amérique, m'autorisent à entretenir cet espoir.

—Mon cher Nestor, il n'y en a qu'un comme toi, s'exclama Séphora !

Monsieur de la Trémouillade, en vrai chevalier qu'il était, saisit la main de sa noble compagne et y mit un ardent baiser.

* * *

Trois mois plus tard, La PARFUMERIE POMPADOUR était établie et s'annonçait sous les plus riantes perspectives. Sigismond avait cédé sa fabrique fort avantageusement. Les deux associés s'étaient plu dès la première rencontre; tout allait merveilleusement. Lucien devenait secrétaire de l'établissement avec des appointements déjà substantiels qu'on promettait d'augmenter dès qu'il épouserait mademoiselle Lucrèce Maigrelet, car il était fiancé à cette jolie personne et au comble de ses voeux.

Madame de la Trémouillade partageait son amour entre le marquis et mademoiselle Séphora Jr.

FIN.

"LA FAMILLE BEAUFRETIN"

(Comédie Canadienne en 3 actes)

Par

ALFRED DESCARRIES

PERSONNAGES

Fernand Fromager, Fonctionnaire.
Héliasson Beaufretin,
Beau-père de Fernand.
Plumitif, Fonctionnaire, ami de Fernand.
Strofinski, Marchand Juif.
Madame Beaufretin,
Belle-mère de Fernand.
Madame Fernand Fromager.
Clara, Domestique Guadeloupienne.

La scène se passe à Montréal, de nos jours.

"NOTE DE L'AUTEUR" :

"Cette comédie a été écrite en 1912. On est prié, en conséquence, de la juger d'un oeil rétrospectif, le sort des employés de l'Etat, — tant fédéraux que provinciaux, — s'étant beaucoup amélioré depuis."

Alf. Descarries.

"LA FAMILLE BEAUFRETIN"

Décor : une salle à manger.

Scène Ière

Hortense, Fernand.

FERNAND. — Ah ! ma chérie ! j'espère que tu es contente. Dis ? Es-tu satisfaite de notre installation ?

HORTENSE. — Mais oui ! pour commencer, cela est bien suffisant. Je comprends notre situation. Un pauvre petit

fonctionnaire comme toi ne peut me donner le Pérou. N'est-ce pas ?

FERNAND. — Comme tu es bonne ! Je crois que nous allons faire un excellent ménage.

HORTENSE. — Cher trésor ! Il n'en dépendra que de toi si nous ne sommes pas toujours heureux.

FERNAND. — Oh ! alors ! nous pouvons dormir tranquilles !

HORTENSE. — Et, tu sais, le gouvernement n'est peut-être pas si méchant qu'on le dit ; un de ces matins, la poste nous réserve une surprise : une lettre du ministre, par exemple, t'annonçant que ton traitement est augmenté.

FERNAND. — Ah ! louloute ! Ne parle pas de ces choses ! Ça me donne la colique ! Vois-tu, nous autres, fonctionnaires, nous sommes une quantité négligeable, sorte de vauriens d'un genre à part. Voici, en quelques mots, les traits saillants de notre caractère : nous portons au front le stigmate de la fainéantise ; nous sommes

dépourvus de jugement, de hardiesse. Rien de plus bohême sur terre qu'un petit fonctionnaire. Il vit de sa maigre pitance, ne s'attend guère à plus, paie ce qu'il peut et passe son existence dans un marasme auquel il devient un jour habitué, assujetti malgré lui. C'est un condamné à mort qui espère en la générosité d'un ministre comme le meurtrier en un recours en grâce.

HORTENSE. — Ah ! tiens, laisse-là tes métaphores meurtrières et parlons de nos achats, de ce que j'ai dû payer aux fournisseurs, depuis deux jours, pour les meubles qu'on nous a déjà livrés. Et d'abord, je t'avoue en toute franchise que j'y suis allée avec beaucoup de prudence et d'économie.

FERNAND. — Et combien le total de la note ?

HORTENSE. — Oh ! très raisonnable, très raisonnable !...

FERNAND. — Tant mieux, mon Dieu !... Combien est-ce alors ?...

HORTENSE. — J'ai donné un à compte de dix dollars et pour ce qui reste, nous le paierons mensuellement, par versements de cinq dollars. N'est-ce pas que c'est gentil ? Tu sais, ces juifs vendent très bon marché et à des conditions si avantageuses !

FERNAND. — Mais enfin ! Combien devons-nous encore sur ces meubles ?

HORTENSE (*à part*). — Pourvu qu'il ne se fâche pas ! — Nous ne devons plus que $ 490.00 dollars, mon loup.

FERNAND. — Hum ! (*A part*) Le mariage va me causer des surprises !

HORTENSE. — Oh ! n'aie pas l'air désolé ! C'est un bon juif, tu sais. Il m'a laissé entendre qu'il ne nous molesterait pas s'il nous arrivait de manquer un paiement.

FERNAND (*A part*). — Un bon juif ! Voyons, ma petite femme, pas de sentiments sur une affaire pareille, hein ! Un bon juif !... (*Il hausse les épaules*).

(*Le timbre résonne à la porte d'entrée*).

Scène II

Clara, Hortense, Fernand.

CLARA. — C'est bien ici chez M. Fromager, madame ?

HORTENSE. — Oui, donnez-vous la peine d'entrer, si vous voulez bien.

CLARA. — Mais certainement que je veux... (*Elle entre*).

FERNAND (*A sa femme*). — Diable ! diable ! quelle est cette jeune noire ! Elle l'est à faire peur ! Que vient faire ici cette africaine ?

HORTENSE. — Pauvre loup, décidément, tu n'es pas fort en géographie. Te voilà qui confond l'Afrique avec la Guadeloupe ! (*Elle désigne Clara*) Cette jeune personne m'est envoyée par la femme de ton excellent ami, Jean Plumitif. Comme tu le sais, sans doute, la santé de madame Plumitif s'est beaucoup améliorée ; son bébé est aussi rétabli ; alors, elle a décidé de renvoyer sa bonne et me conseille de la pren-

dre à notre emploi. C'est une brave fille et comme je ne suis pas très forte...

CLARA. — Oh ! pour ça, madame a raison. Je suis très brave et puis j'ai une santé !... (*Menaçante*) Je plains le petit monsieur qui me marcherait sur les pieds...

FERNAND (*A part*). — J'ignore si elle a des cors, mais elle vous a tout de même le front noir ! (*A la cantonade*) Ma femme a de curieux caprices de vouloir mettre ça à notre service. Déjà un nuage dans notre lune de miel !...

CLARA. — Combien les appointements ici ?... M. Plumitif avait ça de vilain, lui !... Il me payait un bon prix, mais il m'a fallu le menaçer d'aller chez l'avocat pour toucher mon salaire du dernier mois. Et comme il avait déjà des affaires en retard, il ne m'a payé qu'une moitié de mon dû. Alors, vous comprenez, j'aime mieux gagner moins et recevoir plus...

HORTENSE. — Rassurez-vous, vous se-

rez bien payée ici. Nous sommes honnêtes.

CLARA. — Et moi aussi je suis honnête. Et je déteste les hommes, excepté celui qui m'emploie, parce que le maître, hein ! c'est toujours le maître !

FERNAND (*A sa femme*). — Alors, tu tiens à cette domestique ?...

HORTENSE. — Beaucoup ! (*A part*) Ne serait-ce que pour montrer à tous les Plumitifs présents et futurs que nous avons des moyens suffisants pour payer une bonne ! Lui qui a l'air de considérer comme un crime que nous nous soyons mariés avec le traitement que tu reçois, et qui aime tant appuyer sur les mots : "petit traitement", avec son air narquois.

FERNAND. — Plumitif ! il ne gagne que trois cents dollars de plus que moi, une bagatelle !

HORTENSE. — Et il ne paye pas ses dettes !

CLARA (*Hurlant*). — Aie ! Aie ! Aie ! Aie ! (*Elle se laisse tomber sur un sofa*).

HORTENSE. — Mon Dieu ! Mais qu'est-ce qui lui prend ?...

CLARA (*Hurlant toujours*). — Aie ! Aie ! Aie ! Aie !

FERNAND (*S'approchant d'elle*). — Qu'avez-vous donc ma fille ?...

CLARA (*Un peu remise*). — Ah ! c'est passé ! J'avais oublié de vous dire : j'ai eu les fièvres jaunes et il m'est resté une faiblesse dans la tête. Quand ça me prend, il faut que je crie un peu. On dirait que ça me soulage !...

FERNAND (*A sa femme*). — En voilà une affaire ! Quelque soir, j'aurais des invités au salon et cette diablesse en nous servant le chocolat se mettrait à hurler comme une bête qu'on étrangle !

HORTENSE. — Mais elle fera traiter cette malaria, voilà tout !

FERNAND. — Elle en a besoin, et vite, si tu la prends ici. Autrement, zut !... (*A Clara*) Alors vous vous sentez mieux ?...

CLARA. — Oh ! oui ! ça va ! Vous

n'avez pas eu trop peur ? Vous savez, c'est rare, bien rare, que ça me prend si fort. Je crois que c'est dû à la discussion chez Plumitif, l'autre jour. Le sang m'a monté à la tête.

FERNAND. — Oui ! Oui ! (*Et il ne se presse pas pour redescendre*) (*A la cantonade*) Si elle a de ces attaques d'hysterie chaque fois que le sang lui monte à la tête ou que la moutarde lui monte au nez, c'est une affaire qui demanderait de la réflexion. Enfin, ma femme a l'air de tant y tenir. Nous allons tenter l'aventure. (*A Clara*) C'est entendu ! Nous retenons vos services ! Revenez dans une semaine. Et soignez-vous bien dans l'intervalle.

CLARA. — Alors, au revoir. Mais j'ai encore quelques petits détails à soumettre à monsieur et à madame avant de partir. Moi, j'aimerais bien prendre mes soirées et ne pas faire de lessive.

FERNAND. — Ça dependra du montant de votre salaire. Combien désirez-vous ?

CLARA. — Oh ! ça ! je préfère m'en-

tendre avec madame. Entre femmes, on se comprend mieux. Nous en reparlerons quand je viendrai m'installer.

HORTENSE (*A la cantonade*). — Ah! ciel ! elle a des expressions d'un aplomb bizarre ! (*A Clara*) Bon, c'est ça, alors, dans une huitaine, vous viendrez vous installer et nous complèterons nos arrangements. Au revoir. (*Clara sort*).

FERNAND. — Ouf ! Quelle drôle d'aventure et pourquoi avais-tu préparé cette comédie sans m'en parler ?

HORTENSE (*Elle l'embrasse*). — Allons ! ne me gronde pas mon "nan-nan". Sois gentil pour ta petite fafame... hein !... Je la dresserai bien cette Guadeloupienne. Et puis, ça m'amuse ! Elle est si noire !

FERNAND. — Et tu es si blanche, toi... Si rose !

HORTENSE. — Mais, sont-elles noires comme ça tout du long ? (*Geste approprié*) Ce doit être affreusement drôle à voir !

FERNAND. — Monstrueux !... Aie !

(*A part*) Je parle trop. On dirait à m'entendre que je my connais là-dedans.

Scène III

Beaufretin, Madame Beaufretin, Fernand, Hortense.

(*Le timbre résonne de nouveau à la porte d'entrée. Beaufretin, Mme Beaufretin, la belle-mère, entrent essoufflés. Mme Beaufretin, très énervée. Ils laissent tomber tous deux quantité de colis*).

Mme BEAUFRETIN. — Grand Dieu ! quelle rencontre ! Mais vous fréquentez donc des nègres, mes enfants ! En ai-je eu une peur !

M. BEAUFRETIN. — Ce n'est rien. Elle a eu peur ! (*A Fernand*) Vous savez, mon gendre, Prospérine a toujours eu peur des noirs. Lorsqu'elle était jeune fille, elle fut un soir poursuivie par un nègre, du moins, elle le dit. Comme c'é-

tait tard dans la soirée, et qu'il faisait sombre, elle a pu se tromper. C'était peut-être un blanc, un merle blanc.

Mme BEAUFRETIN. — Mes chers enfants, que je suis heureuse de vous voir ! Et vous n'avez pas été malades depuis notre dernière visite ?

HORTENSE. — "Nan-nan" a eu un rhume, mais ça va mieux. Je lui ai mis des cataplasmes de graines de lin.

M. BEAUFRETIN. — Jeune homme, quand vous aurez un rhume, ne sortez pas le soir "à l'heure du serin", c'est très dangereux.

Mme BEAUFRETIN. — Et vous, fumez-vous encore autant ? Vous fumez trop. C'est votre passion dominante. Combien de cigares par jour maintenant ?

FERNAND (*A part*). — Tiens, belle-maman commence à me raser. (*A la cantonade*) Je fume raisonnablement. J'ai pris l'habitude de la pipe, c'est plus économique.

HORTENSE. — Pauvre vieux loup ! Oui, il a pris l'habitude de la pipe.

Mme BEAUFRETIN. — A la bonne heure ! Tenez ! (*Elle lui tend un petit colis*) Je vous apporte justement une pipe de plâtre. Aimez-vous la tête ? C'est ingénieux, n'est-ce pas ?

M. BEAUFRETIN. — Quand j'ai vendu mon épicerie, je l'avais mise de côté pour mon futur gendre !

(*On cause bas pendant que Fernand débite cette tirade*).

FERNAND (*A part, retournant la pipe entre ses doigts*). — On dirait une tête de singe avec des oreilles de lapin. Elle est très belle ! Je vous remercie de ce précieux souvenir. Je le conserverai avec le plus grand respect. (*A part*) Et quand je pense que ces gens-là ont l'intention de venir se loger chez-moi dans un avenir prochain. Quel désastre ! A moins d'un miracle et que le ministre de mon département m'accorde une petite augmentation de traitement, vont-ils en bouffer de la

saucisse et du ragoût de pattes de cochon ! Un vieux cancre d'épicier qui ferait bien mieux de se tenir à son comptoir, où je pourrais m'approvisionner à crédit. Ce qu'il y a des gens qui n'ont pas de coeur ! Poète, j'ai voulu marier la fille d'un épicier, croyant que ce serait plus accomodant ! Eh bien, le vieux monstre vend tout et me coupe les vivres ! Me voilà bien ! Et il rêve de vivre à mes crochets ; c'est un comble ! J'entrevois des jours sinistres, de sinistres jours, des nuits peuplées de cauchemars ! (*Il chante*) "Car vous pourriez savoir un jour ce que l'on souffre quand on aime !" Il faut pourtant aimer pour s'exposer à pareilles tortures !

Scène IV

Les mêmes que pour la scène précédente.

(*On sonne violemment*).

Mme BEAUFRETIN (*Sursautant*). — Laissez faire, mes enfants. J'y vais (*Elle*

ouvre) et la voix flutée d'un jeune homme crie du dehors, pendant qu'il dépose vivement dans l'entrebaillement de la porte une grosse caisse et se sauve : "No. 393, une douzaine de "Club Rye", ça vient de chez Pigeon".

M. BEAUFRETIN. — Hein !

Mme BEAUFRETIN (*Eclatant*). — De la boisson à la caisse !... Gendre infâme !... (*Elle le menace du poing*).

HORTENSE. — Mais maman ! C'est une erreur. On s'est trompé d'adresse. Nan-nan ne boit pas. Voyons, calmez vous. Il ne prend que des eaux minérales !

Mme BEAUFRETIN. — Ma fille ! M. Beaufretin, ton vénérable père, a été épicier, et demande lui s'il se trompait d'adresse. On connaît ses clients ! Un buveur de rye ! Et quand on boit de ça, que ne peut-on boire !

HORTENSE. — Maman, je t'en supplie !... Sois...

Mme BEAUFRETIN. — Silence, ma fille ! Tais-toi ! Ton avenir est compro-

mis, brisé, ta vie empoisonnée, avec du rye !...

M. BEAUFRETIN (*Sentencieux*). — Compromis !..... brisé !..... empoisonnée !.....

HORTENSE. — Mais maman, puisque je te dis qu'on s'est trompé d'adresse. Il y a le 393 A. B. et C.

M. BEAUFRETIN (*A sa femme*). — Prospérine ! Si c'était une erreur ! La chose a pu se produire. Tous les épiciers n'ont pas ma mémoire ! Moi, je ne me suis jamais trompé. Je suis un homme à part, tu sais !...

FERNAND (*Il chante*). — "Dieu que ma voix implore, fais la bientôt mourir ! C'est trop longtemps souffrir !..."

Mme BEAUFRETIN. — Quand je vous disais qu'il n'y avait pas d'erreur possible. Tenez ! Vous l'entendez !... Il est à demi-ivre !... Il se moque et chante de l'Opéra. (*Elle se jette dans les bras de sa fille, désespérée*) Pauvre petite Horten-

se !... Il nous trompait ! Il boit ! Il boit ! Il boit !...

FERNAND. — Il pleut des caresses !...

Mme BEAUFRETIN (*Elle fait trois pas vers son gendre et s'élançant alors sur la caisse restée dans l'entrebaillement de la porte, en retire un flacon et le mettant sous le nez de Fernand*) : Monsieur ! — non, vous ne méritez pas ce nom ! — Fernand Fromager, poète et fonctionnaire alcoolique, si c'est pour vous inspirer des vers que vous avez commandé ce soir votre infernal elixir, eh bien ! moi... Prospérine Beaufretin, je brise l'idôle de vos rêves !... (*D'un geste calculé, solennel, elle lance violemment sur le parquet le flacon qu'elle avait à la main, pousant un profond soupir*). Ah ! Fromager !... Si dans trois jours vous ne faites pas partie d'une société de tempérance, vous ne me reverrez jamais ! Héliasson, votre beau-père, a fait ça ! Vous le ferez ! Vous m'entendez ? Je vous

donne trois jours, ou vous ne me reverrez jamais !

BEAUFRETIN (*Il se porte la main à la gorge et avale sa salive péniblement*).

FERNAND (*Se portant la main au coeur*). — Chère belle-mère ! Si vous faisiez cela ! Ce serait sublime !...

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Scène Ière

Fernand et Plumitif.

(*Un cabinet de travail chez Fromager*).

FERNAND (*Assis à son pupitre*). — Eh bien, moi ! Prospérine Beaufretin, je vais briser l'idôle de vos rêves ! Eh oui ! Et là-dessus, elle a brisé avec rage un flacon de "Club Rye" propriété de mon aimable voisin du Numéro 393 B de la rue St-Sévère, ce cher monsieur Labombance,

un ivrogne de carrière dont on ne compte plus les offrandes à Bacchus ! C'est encore un épicier qui est la cause de ce malheur. Décidément, je périrai victime de l'épicerie. Ah ! mon cher Plumitif, moi qui ne bois que des eaux minérales, être l'objet d'une pareille sortie de la part de ma belle-mère !... C'est inouï !... Comme si je n'avais pas assez de guigne comme ça !...

PLUMITIF. — Fromager ! je te plains de tout mon coeur ! Je te l'avais bien dit : ne presse pas ton mariage. Méfie-toi des surprises de la vie conjugale ! N'avais-je pas raison ? Je me suis marié à 35 ans et, ma foi, je n'ai qu'à m'en féliciter.

FERNAND. — Est-ce que je prévoyais ça, moi ? Un soir de la fête Ste-Catherine, chez les Beaufretin, sur les instances de celle qui est aujourd'hui ma femme, j'avais consenti à lire une pièce de vers sur l'eau gazeuse St-Léon, écrite comme réclame payée pour donner de la vogue à ce produit. Le père Beaufretin y était, Beaufre-

tin la mère, Hortense Beaufretin, ma femme, un tas de petits fretins menus et laids. Ce fut une bombe dans la famille ! On me fit une ovation mon vieux, une ovation !... Ça finissait comme ça, tiens :

Buvez, buvez toujours cette eau sans
[cesse exquise,
Car tout le monde en boit, ou marchan-
[de ou marquise ;
On demande partout la marque St-Léon,
Que buvait chaque jour le grand Napoléon !

PLUMITIF. — Bravo ! Mais ce n'était pas mal du tout cette strophe. Si le reste en valait autant...

FERNAND. — Oh ! le reste, tu sais, ça se perd dans le gaz des temps. Comme il y a quelques années de ça...

PLUMITIF. — Et Clara ! Crois-tu qu'elle se plaira ici ?

FERNAND. — Diable ! Si elle ne se plait pas, elle sait où est la Guadeloupe !... Est-ce drôle ! Ma femme aime les domestiques de couleur et sa mère, la suave

madame Beaufretin, a les nègres en horreur !

PLUMITIF. — Ah bah ! Mais après tout, ce n'est pas la seule femme que je connaisse qui déteste les fils de Cham. Alors, elle n'a pas dû vouer un culte à Lincoln, le sauveur de la race.

FERNAND. — Je doute qu'elle connaisse cette célébrité.

PLUMITIF (*Regardant sa montre*). — Bientôt dix heures. L'heure d'entrer au bureau. Je me sauve. Tu connais Machin, le patron, et tu sais qu'il n'est pas commode, de ce temps-ci, depuis qu'on lui a soufflé le fauteuil de DURAND, auquel il aurait dû succéder, vu ses états de service et son expérience.

FERNAND. — Oui, je sais le cas que font de tout ça les petites côteries qui surveillent l'assiette au beurre... C'est comme nous, d'ailleurs. On dirait qu'on nous paie pour nous empêcher de commettre des crimes qui nous mettraient à charge à la justice dont l'administration engloutit déjà

des sommes folles. Si je puis m'exprimer ainsi, on fait de l'économie politique sur notre peau. Moi, par exemple, un poète, un rimailleur, je vis de soupe et d'eau fraîche, après quoi, en guise de dessert, je fais un poème épique !

(*On sonne*).

PLUMITIF. — Eh bien, mon Dieu ! il faut nous taire et subir notre sort !... Nous ne pouvons rien pour l'améliorer !

FERNAND. — Pauvre ami. Quelle grandeur d'âme vous avez !... Je vous plains de tout mon coeur !

PLUMITIF. — Allons, bonjour, puisque vous ne venez pas au bureau aujourd'hui. Je vais être en retard. (*Fernand lui serre la main*).

FERNAND. — Bonjour ! mon ami ! (*Plumitif sort et se croise avec Clara qui lui jette un regard furieux à la dérobée*).

Scène IIième

Clara, Fernand.

(*Fernand, se levant, va à la rencontre de Clara qui fait irruption dans la place, coiffée d'un chapeau multicolore, surmonté de plumes gigantesques*).

CLARA. — Pardon, cher monsieur Fromager. Mais vous m'avez dit, n'est-ce pas, de venir m'installer dans une huitaine. Alors me voilà ! Je viens de causer avec madame et nous avons fait les arrangements diflnitifs. Vous savez, cher monsieur Fromager, que je n'ai pas eu d'attaque depuis huit jours. J'ai vu le docteur Delabosse — un charmant garçon ce Delabosse, — qui me fait suivre un traitement extraordinaire. Pourvu qu'on me parle toujours toujours avec douceur, je puis garantir ma guérison. Dites que ça vous va !...

FERNAND (*A part*). — Ah ! mais elle est douée d'un aplomb splendide cette Africaine ! non, non ! C'est une Guadelou-

pienne... bon, j'y suis... (*A Clara*) D'où êtes-vous originaire, Clara ?

CLARA (*Mignarde*). — Je viens du beau pays de la Guadeloupe, monsieur !

FERNAND (*A la cantonnade*). — Hélas ! que je suis bête ! Ça se voit pourtant sans loupe ! Depuis que cette nègresse a franchi le seuil de ma demeure, j'ai l'intelligence obscure comme un four !

CLARA. — Monsieur a-t-il des ordres à me donner ?

FERNAND. — Si, j'ai des ordres sévères à vous donner, ma fille. Je doute que l'occasion se présente bientôt pour vous de les exécuter, mais avec ces Beaufretin, on ne sait jamais. Il faut être prudent !

CLARA. — Avec ces Beaufretin !... Il faut être prudent !

FERNAND. — Hein !.... que dites-vous ? Ma fille, s'il y a des singes dans votre pays, tâchez de vous efforcer de ne pas exercer ici leur métier ou leurs moeurs.

CLARA. — Oh ! monsieur est bien vilain ! Le docteur Delabosse — quel char-

mant "zigue" que ce Delabosse — m'a surtout recommandé de me faire traiter avec beaucoup de douceur !

FERNAND. — On vous en donnera tant que vous voudrez des douceurs. Maintenant, écoutez-moi bien, Guadeloupe.

CLARA. — Aie ! Aie !... monsieur ! Je ne m'appelle pas Guadeloupe ! Clara, Clara ! Voyons, il faudra pourtant vous habituer, Clara... (*Elle chante*) ra... ra... ra... ra... ra... ra...

FERNAND (*A part*). — Clara !... ra !... ra !... ra !... Non, mais ce qu'il faut s'avilir pour plaire à une Beaufretin, tout de même ! Il faut qu'en réalité elle soit plus intelligente que les auteurs de ses jours ! Clara ! Ma belle-mère s'appelle Beaufretin, Prospérine, du nom de son mari, Héliasson Beaufretin. Tous des idiots, excepté Hortense... Eh bien ! si jamais ces gens-là se hasardent à remettre leurs pieds dans mon logis, vous m'entendez...

CLARA. — Oui, oui, monsieur, on

vous entend ! On n'est pas sourd dans notre pays, et si nous sommes noirs, nous voyons clair.

FERNAND (*A part*). — Pas bête ! Elle peut se mesurer avec maman Prospérine et papa Héliasson ! Vous m'entendez ! S'il en vient un ici... Dehors !

CLARA. — Dehors ! Certain que s'il est ici, il ne sera pas dehors !... On ne peut pas être ici et être dehors. (*A part*) C'est un drôle d'homme ça !

FERNAND. — J'ai voulu dire de les y mettre dehors !...

CLARA. — On les y mettra m'sieur. Et pas avec des gants.

FERNAND. — Ah ! sales gens ! Ils me prennent pour un alcoolique ! Moi, Fernand Fromager ! moi, sobre comme trois dromadaires... C'est trop fort !... (*Il arpente la pièce, nerveusement*).

(*Clara l'observe curieusement. On sonne au téléphone*).

FERNAND (*Répondant à l'appel*). — Hello !... Hello !... Comment ?... M.

Fromager ? Oui !... C'est M. Fromager qui parle, quand je vous dis ! Fromager ! oui ! oui ! oui ! oui ! Qu'y a-t-il ?... Le chef de bureau tempête à propos de mon absence !... Peste !... Il n'a pas de belle-mère, lui... Il l'a fait mourir !... Dites-lui que je traverse une crise domestique effroyable ! Expliquez-lui ça de manière à lui faire dresser les cheveux, mon cher Magnan... Dites... dites-lui toutes sortes de choses... Que belle maman a été prise d'une syncope ! Qu'elle a avalé une épingle à linge... Allons, bonjour ! bonjour ! Ah ! mon Dieu ! Mais ils vont me tuer tous ensemble ! (*Il laisse l'appareil et se remet à arpenter la pièce*).

CLARA. — Mais, je ne pourai pas tenir ici moi, si tout ça continue.

(*On sonne*).

FERNAND. — Qui vient encore ?... Ah ! si ce sont eux !... Malheur ! ! !...

CLARA. — C'est un monsieur qui demande à voir monsieur !

FERNAND. — Qui ça ?...

CLARA. — Oh ! ce n'est pas du fretin !... Voici sa carte d'affaires. (*Elle tend la carte*).

FERNAND (*Ahuri*). — Abraham Strofinsky ! Malédiction ! Et moi qui n'ai pas un sou à lui donner à ce bon Juif, comme l'appelle ma femme. Eh bien, Seigneur de Jéricho ! qu'il entre, que je l'étrangle !

(*Clara sort. Strofinsky entre*).

Scène IIIième

(*Observer cette phonétique, en français barbare*).

STROFINSKY. — Bonzour, bonzour monziou Fraamanzer. Zou vienne pour les furnitures que c'est vo a azetées à moun store zour la Main Street. C'est zin piazes. Ze signé oune rezou doute brète !

FERNAND. — C'est combien, dites-vous ?...

STROFINSKY. — Zin piazes ! Zin piazes, monziou Fraamanzer ! Ze demande

zamais pluze que zin piazes à la fois au bauvre monde.

FERNAND (*A part*). — Comment me débarrasser de cet animal ! Ah ! au diable ! Il repassera et j'emprunterai la somme de Magnan, en attendant mon chèque du département. (*D'une voix doucereuse*) : Mon bon monsieur Strofinsky ! Seriez-vous assez bon de revenir dans quelques jours. Franchement, vous tombez mal ! (*A part*) Oui, il tombe à pic !... Nous traversons une crise financière dans le moment. Vous m'obligeriez beaucoup.

STROFINSKY (*Larmoyant*). — Ah ! monziou Fraamanzer, vons me faites de la bêne ! Ze bezoine de moun arzent de zouite ! Faut que ze baye ze zoir oune zomme de dix mille piazes zur ma brobriété, et il me manque zuste zin piazes !

FERNAND (*A part*). — Je ne puis pourtant pas l'emprunter de ma belle-mère ! Et comme je suis orphelin ! (*A part*) Que Dieu le confonde ce pharisien à barbe sale ! (*A la cantonade*) C'est impossible

aujourd'hui... mon cher monsieur Strofinsky !

STROFINSKY. — Zé bozible !... Zé bozible...

FERNAND (*Très fort*). — Tout à fait impossible ! Revenez dans quinze jours.

STROFINSKY. — Zé bon ! zé bon ! Ze reviendrai... Mais la brozaine fois, brenez garde, monzieu Fraamanzer !... brenez garde ! (*Il sort*).

FERNAND (*Chantant*). — Jerusalem ! Jerusalem ! Jerusalem ! Mathusalem ! (*Orchestre*).

Scène IVième

Hortense, Fernand, Clara.

HORTENSE. — Pauvre loup ! On te fait bien de la peine, hein ? Mais moi, tu sais, je n'y suis pour rien ! J'arrive de chez maman. Et je t'assure que je l'ai chapitrée d'importance. Je t'ai représenté

comme un époux modèle, irréprochable, une âme d'élite !

FERNAND. — Et qu'a-t-elle dit ? Je suis curieux de le savoir ?... Cette chère maman Prospérine !...

HORTENSE. — J'ai failli la faire pleurer. Puis, elle a eu une réminiscence terrible et ça a tout gâté. Elle c'est souvenue soudain qu'un jour, quand tu me faisais la cour, tu lui avais dit que la boisson de bonne qualité ne faisait pas de mal pour débarrasser d'un froid, d'un rhume; et elle prétend que si tu as si souvent des rhumes, c'est que tu te donnes la peine de les attraper afin de siroter des grogs et boire à ton aise !

FERNAND. — Pauvre femme ! Elle fait du délire de persécution, si je ne me trompe ! Et ça la conduira quelque part. (*A part*) Que ce soit bientôt, afin que je recommence ma lune de miel à l'abri de ses interprétations délirantes.

HORTENSE (*Elle vient s'asseoir sur les genoux de Fernand*). — Cher trésor !

Dis ! Qu'est-ce qu'il te faut pour te faire oublier, te consoler ? Tiens, en veux-tu des bécots ? Attrape ! ! ! ! (*Elle l'embrasse à maintes reprises*).

FERNAND. — Ah ! tu es bien gentille, toi. Tu ne tiens pas de ta mère !

HORTENSE. — Et il ne faut pas te faire trop d'illusions ! Papa ne te déteste pas du tout. Il a même dit : Bah ! et quand même Fernand prendrait un petit verre par ci par là... quand c'est par accident... Ça n'est pas un crime !

FERNAND. — Oui, quand la grosse conduite de l'aqueduc se conduit mal et qu'il n'y a pas d'eau dans la ville, par exemple ? Il faut calmer sa soif avec quelque chose. Il me semble entendre ta douce mère. Ce bon papa Beaufretin, qui a pris la tempérance, a du se faire catéchiser... Ouf !...

HORTENSE. — Nous nous aimons ! C'est le principal ! Tout ça passera ! Profitons des jours de soleil et d'azur. Chante,

mon "nan-nan", chante avec ton Hortense qui veut te rendre heureux.

FERNAND. — Dis ! Louloutte ! quand nous aurons payé Strofinsky, n'y retourne jamais, veux-tu ? Ça me ferait trop de la "bene !"

HORTENSE. — Jamais ! Non ! Jamais !

HORTENSE (*Elle chante. Air connu*).

Je t'aime, je t'aime,
L'amour est un enfant moqueur,
Quand même, quand même,
Ton coeur a su charmer mon coeur !
Je t'aime, je t'aime, je t'aime !

(*Clara entr'ouvre à plusieurs reprises la porte de la salle à manger pendant qu'on chante ce couplet et lorsqu'il est terminé, elle soupire lamentablement*).

CLARA. — Hélas ! quand donc que je vais me marier moi ! Dans l'autre monde ? Bouuuiih !... J'ai des idées noires !... Le sang me monte à la tête ! Brrr !

Brrrrr ! Madame ! Madame !... J'ai ma crise !...

(*Vacarme en arrière de la scène*).

HORTENSE (*Eperdue, s'élance vers la porte*). — Elle a sa crise !... Vite ! Vite ! Elle a sa crise ! Demande le Docteur Delabosse au téléphone !

FERNAND (*Il se précipite au téléphone*). — Tout de même ! C'est drôle, ça. Pendant que je lutte avec la crise financière, "la noire", elle, c'est la crise d'amour !

FIN DU DEUXIEME ACTE.

ACTE IIIième.

Scène Ière

(*Même décor que pour l'acte précédent*).

Fernand, Hortense.

(*Fernand est à son pupitre, rangeant des papiers*).

HORTENSE (*Entrant*). — Voici deux lettres pour toi, mon loup. J'espère que ce n'est rien de fâcheux.

FERNAND. — Fais voir, ma chérie. Je

devine un peu ce que c'est. Je ne reçois que des notes à solder. Si jamais il m'arrive une lettre chargée, j'en ferai sûrement une attaque d'apoplexie ! (*Hortense lui tend les lettres. Il en ouvre une avec un coupe papier*) Eh ! oui ! Justement. Ma prime d'assurance dans les Chevaliers de Colomb. Ça, c'est une affaire d'or, il n'y a pas d'erreur... Je laisserai plutôt tirer la langue à Strofinsky pour payer cette prime à l'échéance. (*Voyons l'autre*). Il ouvre l'autre lettre et lit haut : "Monsieur et Madame Zénophon Lafranchise ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fils Absalon avec mademoiselle Calypso Laframboise, fille unique de monsieur et madame Abundius Laframboise...

HORTENSE. — Pauvre nan-nan ! Te voilà attrappé ! Ça, c'est un cadeau en perspective ; d'autant plus que nous leur en devons un pour le magnifique beurrier à couvercle d'argent que j'ai reçu d'eux à l'occasion de notre mariage.

FERNAND. — Ce qui revient à dire

que ce n'est pas toujours le tour au même d'avoir l'assiette au beurre.

HORTENSE. — Il faudra donner quelque chose d'appréciable, le futur étant le neveu de ton chef de bureau.

FERNAND. — Ah ! au diable le chef de bureau et son chevelu de neveu ! Qu'on le scalpe au plus coupant ! Ces gens-là auraient bien dû me faire le plaisir de convoler quelques mois plus tard... ou, mieux encore, de ne pas se marier du tout. Ah ! si je pouvais leur renvoyer leur beurrier plaqué en or ! Ils n'y verraient que du feu ! Mais inutile d'y songer !

HORTENSE. — Nan-nan ! tu n'y penses pas !... Comme tu es méchant, ce soir !

FERNAND. — Ma chère petite femme !... Je suis tout-à-fait découragé ! Je n'arriverai jamais à boucler mon maigre petit budjet si cette conspiration continue.

HORTENSE. — Eh bien, nan-nan ! tu sais, le chapeau que tu m'as promis pour la fin du mois, je m'en passerai. J'en fabriquerai un moi-même pour une bagatelle

et tu seras surpris. Je les fais beaux, tu sais ! Tu verras ! J'ai des boîtes toutes pleines de rubans, d'aigrettes, de chiffons, de velours et d'une foule d'ornements que j'ai entassés durant des années pour le jour où j'en aurais besoin. Et j'ai appris quelque peu la confection des chapeaux. Puis, je sais faire un peu les robes; et je m'y entends à la couture, beaucoup plus que tu ne le crois. Je ne t'avais rien dit de tout ça, je voulais te faire une surprise. Es-tu content ?...

FERNAND. — Pauvre petite femme !... Si tu mets à profit ces talents-là, cela me sera bien utile et je ne t'en aimerai que plus !

HORTENSE. — Et plus tu m'aimeras, plus je serai économe, plus je voudrai te rendre heureux ! Je ne suis que la fille d'un bonhomme d'épicier moi, peut-être, mais si mon brave homme de père n'a pas lu les poètes classiques depuis Homère et Virgile et n'est guère plus féru de belles lettres que d'économie politique ou de

sciences sociales, par contre, il a un excellent coeur, un jugement sain et m'a donné une forte éducation.

FERNAND (*Il se lève et serre avec effusion les mains d'Hortense*). — Ce que ton père a fait de mieux dans sa vie, c'est toi, ma chère, tu es adorable !

HORTENSE. — Bon, je me sauve. C'est le jour de sortie de Clara qui tarde bien à rentrer ce soir et je dois donner un dernier coup d'oeil à la cuisine. (*Elle sort vivement*).

FERNAND. — C'est tout de même une perle que cette petite femme-là ! (*La sonnerie du téléphone retentit. Fernand à l'appareil*). Hello ! Hello ! qui parle ?... Ah ! c'est ce bon monsieur Strofinsky !... Oui ! Oui ! Dans quelques jours, mon cher ami. Je suis en retard de deux mois, je comprends, oui, oui, mais la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. Hein ?... faire un dernier effort ? Certainement mon excellent monsieur Strofinsky que je vais faire un effort ! Pour

vous, que ne ferai-je pas ! Je vais faire l'effort le plus formidable de ma vie, mon cher ami ! Vous verrez, vous serez surpris, émerveillé ! (*Une assez longue pause pendant que Fernand écoute au téléphone, manifestant des signes de vive impatience*).

FERNAND. — Hein ?... que dites-vous là ?... Si je n'ai pas payé les deux mois de retard sous trois jours, vous prendrez une saisie sur mon salaire ! Ah ! ça, non, par exemple ! Vousn'aurez pas le culot de faire une pareille vilenie ! Par la barbe de tous les prophètes de l'ancien et du nouveau testament, si vous faites ce que vous dites-là, monsieur Daniel Strofinsky, eh bien !... Hum !... eh bien ! le lendemain du jour où l'huissier m'aura servi l'avis règlementaire, mon cadavre reposera quelque part au fond du Saint-Laurent et ce sera votre faute monsieur Strofinsky !... et vous serez à jamais maudit, anathématisé, et vous n'aurez jamais un jour de bonheur, liriez-vous le Talmud tous les jours ! Vos affaires péri-

cliteront ! Vous serez ruiné, sans le sou et sur la paille un an après, monsieur Strofinsky ! Je n'ai qu'une parole. Réfléchissez bien !... Et ma malédiction s'étendra à tous les vôtres, qui auront le même sort que vous ! Vous avez bien compris, n'est-ce pas ? Ne me bravez pas, vous verserez des larmes de sang ! (*Il quitte l'appareil précipitamment et retourne s'asseoir à son pupitre*) Je parierais cent sous que je lui ai donné une frousse salutaire ! Ce sera toujours au moins un mois de gagné, ce qui me laissera le champ libre pour le cadeau à Absalon et le reste.

Scène IIième

Fernand, Clara.

CLARA (*Entrant*). — Pardon, monsieur Fromager... Je viens d'entrer. C'était mon jour de sortie, comme c'est entendu avec madame. J'ai fait une bévue, monsieur Fromager. J'étais assise confor-

tablement au cinéma "Canadianoscope" quand tout à coup...

FERNAND (*Sursautant*). — Hein?... Quoi ? Vous avez fait une crise au cinéma ?...

CLARA. — Non, pas du tout, pas ça ; je regardais avec beaucoup d'intérêt, sur l'écran, une scène des plus émouvantes où un pauvre bougre reçoit une lettre lui annonçant un héritage inespéré et qui lui arrive juste au moment...

FERNAND. — Ah ! oui ! au moment psychologique, quoi ! Au cinéma, c'est toujours à ce moment-là que ces choses-là vous arrivent.

CLARA. — Je continue, monsieur Fromager, avec votre permission : Je regardais donc avec beaucoup d'intérêt la scène de la lettre, quand tout à coup...

FERNAND. — Mais, diable ! qu'avez-vous fait ? Avez-vous tiré du revolver ?

CLARA (*Riant*). — Ah ! Ah ! Ah ! Vous êtes drôle, monsieur Fromager. Non. Cette scène de la lettre me rappela tout à

coup que, ce matin, j'ai reçu pour vous une lettre que j'ai oubliée de vous remettre. Je l'avais déposée dans ma chambre, sur mon bureau de toilette et la voilà. Vous ne me gronderez pas, j'espère ! Je vous fais toutes mes excuses, monsieur Fromager. (*Elle lui tend la lettre*).

FERNAND (*Retournant la lettre entre ses doigts*). — Tiens !... tiens !... une lettre de Chicago !... Mais je ne connais personne à Chicago, moi... Ah ! si... mon oncle Adhemar ! La dernière fois que nous eûmes de ses nouvelles, c'est là qu'il habitait. Mais il ne s'est jamais occupé de moi, pas plus que de mes défunts parents ! C'est bizarre ! très bizarre !... (*Il palpe et retourne la lettre entre ses doigts*) De qui peut bien venir cette lettre ? Ah ! l'adresse est redigée en anglais.

(*Il ouvre la lettre et lit d'une voix haletante*).

Fernand Fromager, Esq.
Civil Employee,
393 A. St-Sévère St.,
Montreal, P. Q.

Dear Sir : —

Your uncle, Adhemar Fromager, died here lately and named you in his will as being the heir of the $75.000 deposited to his account in the State Bank of this City. Your are kindly requested to call and see us as soon as convenient regarding this matter. We await your instructions.

Yours truly,
Black & Henderson,
Attorneys at law.

40 Main Street, Chicago.

FERNAND (*Délirant*). — (Il saute au cou de Clara et fait un tour de valse avec elle, criant d'une voix de stentor) : Soixante-quinze mille dollars ! J'hérite de soixante-quinze mille dollars !

HORTENSE (*Entrant, abasourdie*). —

Ah ! mais c'est un peu fort, par exemple ! Mon mari qui se moque de moi avec ma bonne pendant que j'essaie de me fabriquer un chapeau qui lui épargnera sept ou huit dollars.

(*Fernand laisse Clara et répète le même manège avec Hortense*).

HORTENSE. — Mais laisse-moi, mais laisse-moi donc ! Est-ce que tu deviens fou ? (*Il s'arrête et lui tend la lettre*) (Hortense lit haut et prenant les deux mains de Fernand) : Ah ! mon nan-nan adoré ! nous voilà riches !

FERNAND. — Madame Fromager aura dans quelques jours un chapeau comme jamais oncques n'en vit et une robe de satin duchesse et...

HORTENSE. — Et un collier de perles et puis ce sera tout. Nous placerons cet énorme capital à 7 %, placement de tout repos, sur hypothèques, par exemple, ce qui rapportera $5.250 par an, au lieu des $1.200 que tu gagnes actuellement, et tu t'occuperas d'art et de littérature avec ta

petite femme qui te donnera des idées superbes, tu verras !

FERNAND. — Tu es sage, ma chérie, et je ferai comme tu dis.

CLARA. — Que c'est beau d'être riches tout d'un coup comme ça !

HORTENSE. — Clara ! au lieu de vingt, vous toucherez maintenant trente dollars par mois !

CLARA. — Sainte madame ! Il ne me manquera plus que Gaspard !

FERNAND. — Qui est-ce Gaspard ?

CLARA. — Bien ! Gaspard, c'est "mon pays", c'est lui que j'aime et il m'appelle son chou-chou. Il a un petit revenu de $10.00 par mois et il est bon comme un ange ! Trente et dix, quarante. Avec $40.00, Gaspard et moi, nous serons riches aussi. Ah ! ma bonne dame Fromager !...

FERNAND. — Entendu ! Gaspard viendra et vous vous marierez. Je le pensionnerai en plus du logement et d'une allocation de $8.00 par mois. Je l'utili-

serai pour les courses et voir au chauffage. Qu'en dis-tu, ma chérie ?...

HORTENSE. — C'est entendu !

CLARA (*Eperdue*). — Ah ! ciel ! De ce coup-là, je suis bel et bien guérie !

FIN.

21

3088 4

Date Due

TRENT UNIVERSITY
0 1164 0151246 6

PS8508 .E71S4
Descarries, Alfred
Séphora.

DATE	ISSUED TO
	233240

233240